LA POLOGNE

SES ORIGINES, SA GLOIRE, SES MALHEURS.

CONFÉRENCE DONNÉE A L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC, LE 7 AVRIL 1875.

Par M. H. J. J. B. CHOUINARD.



QUEBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie.

1875

LA POLOGNE

SES ORIGINES, SA GLOIRE, SES MALHEURS.

Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec,

Le 7 avril 1875,

Par M. H. J. J. B. CHOUINARD.

" L'histoire, a dit Cicéron, est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la messagère de l'antiquité, la maîtresse de la vie. "

" La maîtresse de la vie. " Que d'idées ces quelques mots ne réveillent-ils pas ! L'histoire est bien en effet la maîtresse de la vie, pour les individus à qui elle enseigne comment, partout et toujours, la vertu est récompensée et le crime puni, et qu'elle excite au bien par les exemples offerts à leur imitation. Mais l'histoire est peut-être encore plus la maîtresse de la vie pour les peuples à qui elle apprend comment se fondent et se soutiennent les empires, comment ils arrivent à un haut degré de prospérité, ou comment ils en déchoient, les remèdes héroïques qui les empêchent de périr, ou les fautes qui précipitent leur ruine.

On ne saurait donc trop étudier l'histoire. Son domaine est immense ; et pour quiconque ne veut pas borner ses investigations aux peuples de l'antiquité, à ceux qui nous sont unis par les liens du sang, du voisinage, des alliances ou de la conquête, il y a une mine riche à exploiter, et les annales des peuples que nous connaissons moins offrent des pages toutes palpitantes d'intérêt. C'est ce que je veux essayer de vous démontrer ce soir.

La Pologne ; ses origines, ses jours de gloire, ses malheurs ; les caractères généraux de son histoire, et les étranges contrastes qu'elle offre en regard de celle du reste de l'Europe ; les services qu'elle a rendus au monde ; les services qu'elle pourrait rendre encore : voilà le sujet de la conférence que j'ai l'honneur de vous présenter.

***

Jetons les yeux sur la carte de l'Europe à la mort de Théodose-le-Grand.

L'univers connu se divisait alors en deux parties distinctes : le monde Romain, le monde Barbare.

Le monde Romain, ayant pour centres Rome et Byzance, était baigné de tous côtés par la Méditerranée, et couvrait la moitié de l'Europe, une partie de l'Asie occidentale et une large bande de l'Afrique. Le Rhin, le Danube, le Taurus et l'Euphrate, la Crimée, les montagnes du Caucase et les sables brûlants de l'Afrique marquaient ses frontières.

Le monde Barbare comprenait tout le reste de l'univers. Et quel monde ! que ces espaces immenses où s'agitaient cent peuples qui, divisés pendant des siècles par des antipathies de races ou des ambitions rivales, obéissant, pour ainsi dire, à un mot d'ordre que l'action directe de la Providence dans les affaires humaines peut seule expliquer, s'unirent un jour pour marcher vers le midi, sur cette Rome superbe, reine du monde, dont ils convoitaient depuis longtemps les opulentes dépouilles. Dans ces hordes tumultueuses qui accourent de tous les points du nord, entraînant après elles leurs chariots, leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs familles et les dépouilles des nations qu'elles ont balayées en chemin, il semble difficile de distinguer les unes des autres ces tribus farouches qui viennent changer la face du monde. Mais pour l'observateur attentif, elles se divisent en trois groupes bien faciles à reconnaître, si on les partage suivant la position géographique qu'elles choisissent pour fixer leur vie jusque là errante.

A l'ouest, s'arrête la grande famille des Germains ; plus près de l'Asie viennent camper les Tatars, les Huns, les Hongrois et les Turcs ; entre les Barbares d'Eu-

rope et les Barbares d'Asie se trouve la race slave dont la migration en Europe se perd dans la nuit des temps. Depuis des siècles, en effet, elle habitait les steppes immenses qui couvrent la moitié septentrionale de l'Europe, au nord des monts Carpathes et à l'ouest de la Vistule. L'histoire nous représente les Slaves comme un peuple de pasteurs, vivant dans la démocratie, au dire de Procope, et disséminés par tribus et par familles sur ce vaste territoire. Tandis que les Germains et les Barbares d'Asie se montrent conquérants, eux semblent n'avoir ambitionné que la tranquille possession des jouissances de la liberté. En revanche, ils se montrèrent les gardiens jaloux du sol que la Providence leur avait donné, et ni la puissance presque irrésistible des armes romaines, ni les invasions des autres peuples ne purent les contraindre à rétrécir leurs frontières.

Mais le cours des événements vint séparer leurs destinées jusqu'alors unies. Les Slaves d'Orient disparurent sous les flots de Barbares que l'Asie ne cessait de vomir sur l'Europe, et se confondirent complètement avec eux ; les Slaves d'Occident se firent guerriers pour résister à la fois aux Germains et aux Tatars, et furent obligés de se rapprocher les uns des autres. C'est à cette date qu'il faut placer les origines de la nation polonaise, la plus glorieuse héritière du génie et des traditions de la race slave.

***

La Pologne apparaît au monde juste au moment où, par le baptême de Clovis, la France prenait rang parmi les puissances chrétiennes, à la fin du cinquième siècle. La Providence l'appelait à fonder dans le nord de l'Europe un puissant empire ; aussi lui avait-elle donné toutes les qualités propres à l'accomplissement de sa mission. Destinée à servir de rempart à la civilisation chrétienne, et à défendre partout la cause de la religion et de la liberté, il fallait qu'elle fut catholique, guerrière, désintéressée, unie ; et jamais peuple au monde n'a présenté à la fois, à un aussi haut degré, tous ces caractères. Ses exploits militaires ont étonné le monde, et sont devenus légendaires à force d'être incroyables. Elle a donné l'exemple d'une foi enthousiaste et toujours croissante

chez elle quand elle s'affaiblissait dans le reste de la chrétienté. Elle a donné au monde le spectacle d'une unité nationale que rien n'a jamais pu ébranler, d'une vigueur que le succès n'a pas amollie, que les revers n'ont pas entamée. Enfin, pendant quatorze siècles, elle a sacrifié son repos, ses trésors, le génie de ses capitaines, le sang de ses soldats, pour le service de toutes les bonnes causes, jamais par ambition ni par esprit de conquête, toujours pour l'honneur.

Joignez à cela la gloire d'avoir commandé pendant cinq siècles à un tiers de l'Europe, d'avoir regné sur un territoire peuplé aujourd'hui de 45,000,000 d'habitants ; puis, mesurez d'un seul regard l'étendue des malheurs qui ont fait disparaître son nom de la scène du monde, et vous aurez une idée de l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'histoire de la Pologne.

Ses annales nous la montrent du sixième au dixième siècle affermissant sa domination entre le Niemen, l'Oder et la Baltique, et jetant les bases de sa puissance militaire. Elle arrive à ce but en faisant du métier des armes une profession qui anoblit, une institution qui permet au dernier des paysans de prendre rang dans la noblesse, pourvu qu'il possède un cheval, un bouclier et une armure. La nation se compose alors des nobles, des hommes libres et des serfs : les prisonniers de guerre, les condamnés pour dettes ou pour délits sont relégués dans la clases des serfs. La royauté est élective. Les nobles travaillent sans cesse à amoindrir le pouvoir des rois, et finissent par les dominer. Dès cette époque, la Pologne commence cette vie agitée, toujours absorbée par la guerre, qui semble être devenue sa seconde nature. On la voit se mesurer sur un champ de bataille, avec les Francs de Charlemagne : c'est la première fois que la France rencontre la Pologne. La suite des siècles nous les montrera souvent mêlées aux mêmes querelles, où les entraîne une égale passion pour la guerre. Mais jamais on ne les reverra armées l'une contre l'autre. Leur amitié a subi l'épreuve du temps, et rien n'a pu la refroidir.

Il faudrait redire ici les temps héroïques de la Pologne, où l'histoire se confond avec la fable et la légende ; ce que la tradition nous apprend de la dynastie des Lechs

ou Leszecks, suite de rois inconnus et peut-être fictifs. Tantôt, l'un d'entr'eux, fondateur de Gnezne, conduit ses légions victorieuses à travers un immense territoire. Tantôt, Ismar, son fils et son successeur, entraîné par son humeur belliqueuse, court les mers du Nord, et chasse de leurs repaires les Danois dont les flottes tenaient en haleine tout le nord de l'Europe. Puis vient Krakus, le fondateur de Krakovie, et plus tard, la reine Vanda, vierge farouche, la Velléda de la Pologne, qui, à la tête de ses légions, repousse les prétendants à sa couronne et à sa main, et finit par se noyer de sang froid dans la Vistule. Après les règnes longs et tyranniques des Popiels, la légende fait place à l'histoire certaine, et la transition se fait au milieu du neuvième siècle, en 842, où les Polonais élurent pour roi un simple paysan, Piast, dont toute la richesse consistait en un petit champ et quelques ruches d'abeilles. Piast est le fondateur d'une dynastie dont les souverains présidèrent glorieusement pendant cinq siècles aux destinées de la Pologne. Le quatrième de ses successeurs, Miecislav Ier, né aveugle, recouvra miraculeusement la vue : " C'était, disent les " chroniqueurs, l'image de la Pologne ouvrant les yeux à " la lumière de l'Evangile. " En effet, la conversion de la Pologne au catholicisme date du dixième siècle. Déjà son nom est une puissance chez ses voisins, et quand il s'agit de secourir la Hongrie, la Bohême et la Kiovie menacées dans leur indépendance, elle ne marchande ni son sang, ni ses trésors.

Mais tout intéresse également dans les récits qui nous sont parvenus de ces temps reculés. Il nous faut passer rapidement le règne de Boleslas-le-Grand, le Charlemagne du Nord, homme de génie, qui rêva de faire de la Pologne le centre de la nationalité slave ; ses conquêtes couronnées par la prise de Kiov, rivale de Constantinople, où l'on comptait 400 temples, 800 marchés et une population immense ;—puis Wenceslas II et sa femme Rixa, dont les trahisons mirent en péril la foi et l'existence nationales des Polonais ;—le règne réparateur de Kasimir qui les affermit pour toujours dans la foi au catholicisme. Mais Boleslas II souilla le sceptre que la nation lui avait confié après la mort de son père. Irrité des remontrances de Stanislas, évêque de Krakovie,

censeur intrépide de ses vices et de ses cruautés, il le tua de sa main au pied des autels. Les foudres de l'Eglise frappèrent le roi coupable et lui portèrent un coup dont il ne se releva pas. La Pologne oublia ses hauts faits et ses services éclatants rendus à la patrie. Boleslas, méprisé et honni de tous, fut forcé d'aller mourir à l'étranger.

Ses successeurs immédiats n'osèrent plus prendre le titre de rois. Pour comble de malheurs, cette déchéance parut être le commencement d'une suite d'épreuves redoutables. Je veux parler des XIIe et XIIIe siècles que les historiens ont appelés *la Pologne en partage*, et durant lesquels elle fut en proie à une anarchie complète. Rien n'a manqué à cette période pour en faire un ensemble de toutes les calamités qui peuvent assaillir un peuple : démembrements de territoires, désorganisation de l'état, invasions continuelles des voisins barbares et civilisés, guerres sanglantes et fratricides, assassinats, pillage, profanations, dépopulation des provinces, déplacements des habitants qui passent d'une province dans une autre, tout cela pendant deux siècles. Il n'a fallu rien moins que l'étonnante vitalité inhérente à la race slave, pour permettre à la Pologne de triompher de cette crise. Elle commence à s'en relever sous Przémislas Ier, qui reçoit de Boniface VIII le titre de roi, perdu depuis le crime de Boleslas. A son successeur, Vladislas Lokéteck, était réservée la gloire de cicatriser les plaies de la patrie. Et l'on peut dater la résurrection de la Pologne du jour où Vladislas, après avoir en vain parcouru son royaume pour ranimer dans les cœurs le feu du patriotisme, prit soudain une résolution énergique, et s'armant du bâton des pélerins croyants du moyen-âge, s'en alla nu-pieds à Rome, pour célébrer le grand jubilé de l'an 1300. Là, prosterné sur le tombeau des SS. Apôtres, il se fit absoudre du meurtre de saint Stanislas, commis par son prédécesseur, et se releva confiant et radieux, comme si la Providence avait voulu mettre au prix de cette grande expiation le salut de son royaume. La Pologne accueillit avec enthousiasme Vladislas qu'elle avait d'abord refusé de seconder. La voix du Souverain Pontife acheva de lui gagner des cœurs que sa pénitence

avait émus; et depuis ce moment, l'unité nationale de de la Pologne n'a plus été ébranlée.

Le règne de Vladislas Lokéteck laisse entrevoir les destinées glorieuses de la Pologne. C'est lui qui prépara, entre la Lithuanie et la Pologne, cette alliance qui devait être pour toutes deux une source de force et de grandeur. Et, ce fut un grand jour, celui où le fils de Ladislas conduisit à l'autel la fille de Gédimin qui lui apportait en dot la liberté de 24,000 captifs. C'est Ladislas qui présida en 1331 à Chenciny, la diète polonaise où, pour la première fois, toute la nation était, représentée et où l'on décréta l'impôt général, et l'égalité de tous nobles et paysans, devant la loi. Il remporta sur les chevaliers Teutoniques une dernière victoire à Plovcé, et mourut en 1333, laissant à son fils, Kasimir III, un royaume bien organisé.

Depuis, rien n'arrête la Pologne dans son essor. Le règne de Kasimir III, surnommé le Grand, ouvre avec éclat l'ère de la Pologne florissante. La législation uniforme et libérale promulguée par lui à la diète de Vislica, lui valut le surnom de "Roi des Paysans," dans un temps où partout ailleurs, en Europe, on ne tenait compte que de la noblesse. La munificence qu'il déploya à Krakovie, en 1363, pour célébrer les noces de sa petite fille Elizabeth avec Charles IV, empereur d'Allemagne, le fit passer pour le plus riche souverain de son temps. On vit réunis à ces fêtes, l'empereur d'Allemagne, les rois de Danemark, de Chypre, de Hongrie, les Piasts de la Mazovie et de la Silésie, et une suite nombreuse de princes, de ducs, d'évêques et de magnats. Kasimir donnait en dot à la mariée 100,000 florins, en présence de ses hôtes éblouis d'une telle magnificence. Ils durent être bien plus étonnés encore quand un simple bourgeois, conseiller municipal de Krakovie, les réunissant un jour à sa table, leur fit distribuer en présent 100,000 florins d'or. C'était là une coutume reçue, et qui montre mieux que tous les chiffres la prospérité extraordinaire de l'état, de la noblesse et de la bourgeoisie en Pologne.

A la mort de Kasimir le Grand s'éteint la dynastie des Piasts, et commence un nouvel ordre de choses, conséquence nécessaire du système électif de la monarchie, et du haut degré de puissance auquel la Pologne

est arrivée. Kasimir avait choisi pour successeur son neveu, Louis de Hongrie, du consentement de la nation, à la diète de Krakovie, en 1339.

Jusque là, la monarchie avait été élective ; mais la nation,sans renoncer à ses priviléges, avait toujours choisi ses rois parmi les descendants du monarque défunt. A partir du quatorzième siècle, le trône de la Pologne est ouvert aux compétiteurs, et comme en ces temps chevaleresques, on trouve encore des âmes ardentes et passionnées pour la gloire, recherchant de préférence les postes périlleux, l'élection du roi de Pologne deviendra l'occasion d'un véritable tournoi, où les rois les plus puissants, les chevaliers et les hommes de guerre les plus illustres, viendront offrir leurs trésors, leurs armées, leur expérience et leur bravoure en échange du trône des Piasts. Plus tard, l'intrigue et la trahison feront réussir des candidatures malheureuses, et les Polonais reconnaîtront, mais trop tard, les dangers de ce système.

Louis de Hongrie est le premier à qui la noblesse ait imposé ces " *Pacta Conventa,* " chartes célèbres qui protégeaient la nation contre le despotisme monarchique, et se renouvelaient à chaque règne.



Profitons du calme relatif dont la Pologne a joui pendant ce règne de dix ans, pour jeter un coup-d'œuil rapide sur les luttes incessantes qu'elle a soutenues contre les barbares avant le XVe siècle. Toute cette période que les historiens ont appelée " la Pologne conquérante et la " Pologne en partage, " du neuvième au quatorzième siècle, est remplie du récit des guerres et des invasions continuelles des Prussiens idolâtres, plus tard les chevaliers Teutoniques, des Lithuaniens, des Jadzvingues, des Bohêmes et des Poméraniens. Ses plus rudes adversaires ont été, sans contredit, les Kosaks et les Tatars. Pour les repousser, il lui a fallu entrer en campagne presque chaque année, et souvent elle a eu à combattre en même temps ses autres voisins d'Allemagne et de toute les Russies, et de la Moskovie dont elle prit quatre fois la capitale. Pendant des siècles, les Kosaks l'ont fatiguée de leurs irruptions continuelles. Sous le règne d'Etienne Batori, au XVIe siècle, un paysan de génie les organisa

en régiments de cavalerie; et depuis ce temps, ils n'ont cesser de former l'avant-garde des armées polonaises jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, où la Russie, après les avoir pliés sous son joug de fer, en fit les geôliers et les bourreaux de la Pologne.

En 1225, les Tatars conduits par Gengis-Khan, tombent sur l'Europe comme un ouragan dévastateur. Les historiens ont fait un tableau navrant des malheurs qui sont résultés de leurs invasions. Ils avaient balayé sur leur passage les Turcs, les Slaves d'Orient et toutes les armées polonaises qui tentèrent de les arrêter. La Silésie, la Bohême, presque toutes les Russies tombèrent en leur pouvoir. Boleslas II, fuyant son royaume envahi, rencontra en Bohême son beau-père, le roi de Hongrie, chassé également de ses états par l'invasion.

L'Occident était menacé: les populations, affolées de terreur, se sauvaient dans les bois et les montagnes, laissant derrière elles les villes incendiées, les campagnes ravagées. L'Europe chrétienne crut assister à son dernier jour. Un peuple la sauva; les Tatars reculèrent pour la première fois à Liégnitz devant la résistance courageuse de 30,000 hommes de toutes langues et de toutes nations, mais composée surtout de Polonais, et commandée par Henri le Pieux, duc de Silésie.

Pendant que, fatigués de leurs courses à travers l'Asie et la moitié de l'Europe, ils fixaient le lieu de leur repos entre le Volga et la Mer-Noire, la Pologne releva la tête. Et quand les Tatars reparurent, ils vinrent se briser contre les lances polonaises. La lutte dura 300 ans, et finit avec Jean Sobieski. La Pologne avait été envahie quatre-vingt-onze fois, et Kosaks et Tatars lui avaient enlevé 1,200,000 prisonniers.

***

Mais, comme pour reposer les regards fatigués de ces luttes incessantes, voici que la suite des temps nous montre sur le trône de Pologne, une figure ravissante, comme une évocation du moyen-âge tout entier. C'est une enfant que 100,000 nobles acclament dans ce champ de Mars de Vola où se pressent leurs nombreuses phalanges, sous les murs de Varsovie. C'est la fille de Louis de Hongrie que les Polonais ont choisie pour reine,

une reine de 16 ans, à condition que la nation lui donne un époux de son choix. Ces rudes guerriers la saluent avec enthousiasme et s'étonnent de la fascination étrange qu'exerce sur eux cette jeune fille qu'ils n'ont jamais vue auparavant, mais qui les enchante par sa beauté, sa jeunesse, et surtout par le sacrifice qu'elle a fait de son fiancé, Guillaume de Hapsbourg. Dès son enfance, on lui avait appris à aimer ce prince que la tendresse prévoyante de son père lui destinait pour époux. Mais la Pologne avait plus besoin de l'expérience et des trésors d'un puissant allié, que d'un brillant chevalier uniquement formé aux belles manières. Hedwidge trouva dans son patriotisme la force d'interdire son palais à son fiancé, pour recevoir les hommages du farouche Jagellon, duc de Lithuanie, qui apportait à la Pologne des trésors, une armée et une alliance plus précieuse encore. Jagellon, tout barbare qu'il est, subit l'influence de son épouse, élevée au milieu d'une civilisation qu'il ne connait pas. Il se fait chrétien, il veut être apôtre au milieu des siens. A la tête d'une armée polonaise et lithuanienne,il promène sa nouvelle épouse dans toutes les parties de son grand-duché. Dans l'ardeur un peu sauvage de sa foi, il emploie pour convertir ses peuples la force et la violence. Hedwige corrige ces écarts par sa douceur, et les peuplades païennes se laissent volontiers gagner par la prédication persuasive de leur jeune souveraine qui leur distribue de sa main des vivres et des vêtements. Au retour de ce voyage triomphal, on la retrouve vivant modeste et retirée dans le palais de ses pères. Pendant que Jagellon guerroie contre les infatigables ennemis de la Pologne, elle prie pour le succès de ses armes, partageant son temps entre le soin des pauvres, les travaux domestiques, et la culture des lettres et des sciences. Du fond de sa retraite, elle entend souvent son nom retentir au milieu de joyeuses acclamations : c'est tout son peuple qui, dans son admiration naïve, l'appelle "Notre "bon roi Hedwidge," et,par ses démonstrations bruyantes la remercie tantôt d'avoir fondé des hôpitaux et des asiles, tantôt d'avoir doté richement des universités et des monastères. En vain la calomnie tente de flétrir son nom si pur ; Jagellon, malgré sa nature méfiante et jalouse, refuse d'y croire, et confond les coupables. Un

jour pourtant elle sortit de son repos. Elle avait dix-huit ans. Jagellon, dans le nord de la Pologne, soutenait, les armes à la main, la cause de ses frères. Les Hongrois en profitent pour envahir la Galicie. Hedwidge assemble à la hâte quelques troupes, les harangue, se met à leur tête, bat les Hongrois dans plusieurs rencontres, et leur reprend toute la Galicie. Puis elle rentre dans sa capitale, et y passe le reste de sa vie, jusqu'en 1399, où elle meurt laissant à tout son peuple, nobles et paysans, une mémoire bénie, et dans le cœur de Jagellon, des regrets qu'il exprimait encore hautement sur son lit de mort, trente-cinq ans après.

Et, comme pour ajouter encore à la fraîcheur et à la poésie de la légende de sainte Hedwidge, l'histoire raconte que Jagellon, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne glorieux de quarante-quatre années, se promenant un jour dans les bois de Grodek, fut tellement ravi par les chants d'un rossignol, qu'il ne put s'arracher de ces lieux. La fraîcheur de la nuit ayant engourdi ses membres affaiblis, il rentra dans son palais saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau, en 1434.

***

Encore deux siècles, et la Pologne aura atteint le sommet le plus élevé de son histoire. Elle s'y achemine, grandissant toujours sous l'impulsion des fils et des successeurs de Jagellon, et poursuit sa carrière mêlée de succès et de revers, sans faiblir jamais sous le poids de ses nombreuses calamités. C'est ainsi que se passent les règnes de Ladislas VI, un vrai preux du moyen-âge, qui périt à Varna, dans une bataille où il avait tenté d'arrêter la marche victorieuse des Turcs sur Byzance,—de Kasimir IV qui, malgré son indolence, soumit les chevaliers teutoniques à sa couronne : il y avait deux cent cinquante ans que cette milice belliqueuse guerroyait contre ses légitimes suzerains les rois de Pologne. L'histoire a jugé sévèrement ce long règne de cinquante ans, durant lequel Kasimir ne vécut que pour les intérêts de la Lithuanie, et leur sacrifia toujours la Pologne. Trois fils de Kasimir furent tour à tour appelés à lui succéder. Jean-Albert continua l'œuvre de Ladislas VI contre les Turcs, et se montra le digne précurseur de Jean Sobieski. Alexandre

régna cinq ans, sans laisser d'autre trace de son passage que le statut Alexandrin qui confisquait les prérogatives royales et les libertés des paysans au profit de la noblesse. Puis vinrent les Sigismond : Sigismond Ier dont la Pologne a gardé le souvenir, à cause de l'éclat qu'il sut faire rejaillir sur elle pendant tout son règne, et malgré les vices de sa jeunesse, ses déplorables condescendances pour une épouse indigne, la reine Bona Sforza ; et Sigismond-Auguste, qui, pour parler le langage d'un brillant histori n, " héritier des traditions et " des penchants d'une grande époque et d'un grand " règne, prolongea de vingt quatre ans cette ère de tra- " vaux éclatants et pacifiques." Et cet autre Vasa, Ladislas VII, le François Ier de la Pologne, esprit délicat et cultivé, ami des lettres et des beaux arts, qui pendant les seize années de son règne trop court, sut faire briller en Pologne quelque chose de l'éclat dont la renaissance a environné le siècle de Léon X.

Il faudrait parler ici des révolutions intérieures que la Pologne subit alors dans son organisation, de l'accroissement de son influence au dehors, par ses interventions diplomatiques, ses guerres, ses traités et ses ambassades, de l'âge d'or de sa littérature, de l'extension donnée à son éducation nationale, des dangers qui firent courir à sa foi les développements des erreurs de Jean Huss, des Sociniens et des Réformés.

Mais désormais l'histoire de la Pologne se déroule plus que jamais sur les champs de bataille, et la gloire de ses guerriers éclipse celle de ses littérateurs. A part Etienne Batori, ses rois Sigismond III, Jean Kasimir, Michel Koribut sont moins populaires que ses simples généraux, Zamoïski, Zolkiewski et Jean Sobieski.

***

Il était réservé à la Pologne de donner une dernière fois le spectacle d'une lutte plus grandiose encore que toutes celles qu'elle avait soutenues. Je veux parler de ce duel à mort de deux cent cinquante ans entre les Polonais et les Turcs, commencé en 1444, à Varna, où périt Ladislas VI vaincu, et clos à Vienne par la victoire de Jean Sobieski.

Du fond de l'Arabie où Mahomet avait fondé une reli-

gion nouvelle, la race forte et belliqueuse des Arabes gagnée par lui à sa doctrine, rêva de conquérir le monde, et de le convertir à la foi du Coran. Rien ne put arrêter les Mahométans dans leur marche ; ils soumirent une partie de l'Asie, le nord de l'Afrique Déjà ils régnaient en Espagne et menaçaient l'Europe par tous les points de la Méditerranée. Les croisades ne firent que retarder leurs triomphes. A peine l'invasion des Tatars-Mogols les troubla-t-elle dans la jouissance de leurs conquêtes. Après les désastres de Nicopolis et de Varna, Byzance tomba sous leurs coups. Puis ils s'unirent aux Tatars, et ne cessèrent de harceler la Pologne qu'ils considéraient comme leur plus dangereux adversaire. Mais de toutes les journées, tantôt désastreuses et tantôt triomphantes qui ont marqué ce long drame, il en est deux dont le monde et surtout la Pologne ont mieux gardé le souvenir : le désastre du Kobiltà et le siège de Vienne.

Depuis un siècle les armées polonaises avaient toujours marché sous les ordres de guerriers illustres. Leurs généraux en chef, mieux connus dans l'histoire sous le nom de grands hetmans, les avaient accoutumées à la victoire. Au commencement du XVIIe siècle, elles avaient pour chef Zolkiewski, vieilli dans les camps, et qui gardait sous ses cheveux blancs la bravoure impétueuse de sa jeunesse. On l'avait vu, en 1611 et 1612, battre 40,000 Suédois et Moscovites, avec 8,000 Polonais seulement, pénétrer jusqu'au cœur de la Russie, prendre Moscou, faire élire tzar le fils du roi de Pologne, et ramener captifs le tzar Basile détrôné, ses fils et l'élite de la noblesse russe, à Varsovie, où il rentra en triomphateur. Quatre ans après, il part pour la Moldavie, où Sigismond III l'envoie garder la frontière : là l'attendait la mort.

***

C'était en 1620. Les Turcs reparaissaient menaçants. 60,000 Musulmans débordèrent sur la Moldavie, vassale de la Pologne, et tout le poids de la guerre allait retomber sur cette dernière. Zolkiewski n'a que 8,000 hommes à leur opposer, et des déserts le séparent de son pays. Il leur tient tête dans une rencontre à Céçora, sur les bords de la rivière Pruth. Mais pendant qu'il leur dispute la victoire dans une bataille rangée, une terreur panique

mêlée de craintes superstitieuses fait tomber les armes des mains de ses soldats, et rien ne peut les rallier. Zolkiewski ne songe plus qu'à sauver les débris de son armée. Il dispose en carré long les innombrables chariots dont l'armée se fait suivre partout; il y enferme les blessés, les femmes et les munitions, distribue partout ses fantassins, masse son artillerie en avant et en arrière, et le 29 septembre au soir, il commande à tous de marcher vers la Pologne. Sept jours et sept nuits durant cette forteresse mouvante avance, avance toujours, harcelée par 50,000 Turcs, à travers 80 lieues de pays. Encore quelques jours, et elle va atteindre le sol de la patrie; mais des traîtres en ferment à tous le chemin. Les valets de troupe se révoltent, s'emparent de tous les chevaux, pillent le camp et s'enfuient. L'armée ainsi forcée de marcher à découvert, se trouve sans défense; les Turcs s'en aperçoivent. Ils reviennent et achèvent facilement une victoire préparée par la trahison et les souffrances de toutes sortes. Zolkiewski voit tomber autour de lui ses régiments les plus dévoués, presque toute sa propre famille. On le conjure de sauver sa vie. La Pologne a besoin de ses services. Mais il veut mourir à son poste, avec les siens; on lui amène le dernier cheval encore valide; il l'égorge de sa main. Lui-même est massacré avec son confesseur, et longtemps après, sa tête ornait encore les portes du sérail, à Constantinople. Il ne resta pas une âme vivante pour apprendre à la Pologne comment était mort son glorieux hetman et ses soldats héroïques. Elle connut l'étendue du désastre quand les Turcs l'envahirent, quelques semaines après, et lui enlevèrent 200,000 hommes, femmes et enfants. La nation entière prit le deuil du grand capitaine. La république lui fit des pompes funèbres que les mémoires du temps ont assimilées au deuil dont Rome honora les cendres de Germanicus. La noblesse des palatimats accourut pour faire cortège à ses dépouilles mortelles; les populations émues des villes et des provinces s'unirent pour accompagner les restes du héros jusqu'à Zolkiew, où sa veuve les déposa dans le tombeau de ses ancêtres. Des mains pieuses gravèrent sur sa tombe ce vers du poëte:

« Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor ! »

Cette prière devait bientôt être exaucée.

Un traité avantageux conclu à Chocim, en 1621, adoucit pour la Pologne l'amertume de sa défaite.

***

Quelques années plus tard, au château d'Olesko, au milieu du faste et de l'opulence dont la noblesse polonaise aimait à s'entourer, deux jeunes époux surveillaient les joyeux ébats de leurs deux enfants. C'étaient l'auteur de la paix glorieuse de Chocim, Jacques Sobieski, et sa femme, Théophile Danilowiczona, petite fille du grand Zolkiewski. De ces deux enfants, Marc, l'aîné, trouva une mort prématurée en combattant les Tatars; l'autre devait prendre une éclatante revanche du désastre du Kobiltà: c'était Jean Sobieski. Dès leur enfance leur mère les prépara à continuer les traditions guerrières de leur maison. Tous deux reçurent les leçons des maîtres les plus habiles. Dans ses loisirs, Jacques leur apprenait lui-même sept ou huit langues étrangères, les mathématiques, l'histoire et la philosophie. Orateur distingué, diplomate et guerrier renommé, il leur révéla les secrets de l'éloquence, de la politique et de la tactique militaire. Madame Sobieska les instruisait, elle aussi; chaque jour, après leur avoir enseigné la science qui fait les chrétiens, elle les conduisait dans la chapelle somptueuse où reposaient tant de morts illustres, toute sa propre famille; elle leur disait comment leurs pères étaient morts fidèles à leur Dieu et à leur devoir. Qui ne voit l'impression profonde que devaient produire sur ces imaginations tendres mais ardentes, les récits passionnés d'une jeune femme dont la beauté souveraine ajoutait encore à la fascination étrange qu'exerce sur un enfant le regard de sa mère. Marc et Jean s'enflammaient au récit des prouesses des anciens rois de Gallicie, dont les Danilowicz étaient issus, et des faits-d'armes plus récents des Sobieski et des Zolkiewski. Tous deux grandissaient dans la haine des ennemis de la Pologne, et surtout des Turcs et des Tatars, dont leur famille avait eu tant à souffrir, comme l'attestent ces lignes écrites de la main de Jean lui-même bien des années après: " Les héros " dont je suis le plus fier de descendre, sont ceux qui bai- " gnèrent de leur sang la terre des infidèles, et me trans-

" mirent en héritage de longues vengeances à exercer " sur les barbares. " Dès sa jeunesse, Jean montra ce qu'il serait plus tard : beau de sa personne, robuste et infatigable, aimant les plaisirs bruyants, adroit à tous les exercices du corps et au maniement des armes. Toutes les grandes passions apparaissaient chez lui en germe ; et dans les rêves de sa tendresse maternelle, madame Sobieska se surprit souvent à trembler en songeant aux orages qui grondaient déjà dans ce jeune cœur. Mais la piété sincère de Jean dissipait ses craintes. Ainsi s'écoulèrent l'enfance et la première jeunesse de Jean Sobieski.

En 1643, Jacques envoie ses deux fils visiter les royaumes d'Occident, pour compléter leur éducation. Après leur avoir donné tous ses conseils, il ajoute : " Ne vous " occupez en France que des arts utiles ; pour ce qui est " de la danse, vous aurez le temps de vous perfectionner " avec les Tatars. " Cinq années se passent ainsi. Marc et Jean reçus à la cour de France, y contractent des amitiés illustres, au pied du berceau de l'enfant royal qui s'appellera plus tard Louis le Grand, et dans les salons éblouissants de Paris, où se pressent en foule les hommes illustres qui seront sa plus brillante couronne. On les voit figurer avec éclat dans toutes les fêtes de la Cour et des grands, et plus encore dans cette ambassade célèbre qui venait demander pour reine de Pologne, une princesse française, Marie de Gonzague et de Nevers, que Ladislas Wasa venait de choisir pour son épouse. Mais au milieu même des plaisirs où l'entraîne sa nature ardente et impétueuse, Jean cultive des amitiés sérieuses et durables. Il se plait surtout dans la société du grand Condé. Tous deux parlaient guerres et batailles, et de ces entretiens souvent répétés, Jean remporta une confiance et une admiration sans bornes pour le génie militaire du vainqueur de Rocroi et de Norlingue.

Pendant ce temps, la Pologne voyait grandir ses tribulations : à l'intérieur, luttes sanglantes entre les nobles arrogants et despotiques, et les paysans opprimés, entre le roi et les diètes ; entre les catholiques et les dissidents ; au dehors, une guerre plus terrible encore, allumée par les Cosaques de l'Ukraine, sous les ordres de leur hetman, Bogdan Chmielnicki. Homme de génie et grand capitaine, ce barbare avait réussi à soulever, pour

venger ses outrages, non seulement les farouches guerriers dont il était le chef élu, mais même les paysans de la Russie Rouge, de la Lithuanie et de la Russie Blanche, tyrannisés par les seigneurs et leurs intendants. 300,000 hommes en armes s'étaient levés pour soutenir sa cause, et promenaient partout la dévastation et la mort. La république polonaise se montrait impuissante à comprimer la révolte, et les cruautés commises par quelques uns de ceux qui étaient chargés d'apaiser le soulèvement, l'avaient fait dégénérer en une guerre d'extermination sauvage. Bogdan triomphait partout. Vainqueur à Pilawce, il menaçait Varsovie; la soif du pillage le fait s'arrêter en chemin pour faire le siége de Zamosc, où la puissante famille des Zamoyski avait entassé des trésors immenses. Là se sont réfugiés la fleur de la noblesse, et toutes les grandes dames que l'invasion a chassées de leurs manoirs, pendant que leurs seigneurs combattent comme des héros. Tandis que la Pologne entière est dans l'attente et porte encore le deuil de son roi, tandis que la reine Marie-Louise de Gonzague et de Nevers lutte contre une maladie mortelle, et que ses filles d'honneur vont en pélérinage pour obtenir sa guérison, deux jeunes gens cachés sous un déguisement, traversent sans encombre toute la Turquie d'Europe et le camp des Kosaks. Les portes de Zamosc s'ouvrent devant eux. Une femme en deuil les attend: " Mes fils, leur dit-elle, venez vous " pour nous venger? Je ne vous reconnaîtrais pas pour " mes enfants, si vous ressembliez aux combattants de " Pilawce." C'est Théophile Daniloviczona qui embrasse ses deux fils Marc et Jean Sobieski après cinq ans de séparation.

C'est dans cette guerre contre des paysans révoltés que Jean fait son apprentissage du métier des armes. Il y rencontre pour la première fois les Turcs et les Tatars, toujours prêts à oublier leurs rancunes pour s'unir contre la Pologne. Désormais la lutte sera sans merci ni trève entre eux et lui. L'ardeur avec laquelle Jean s'élance dans la carrière, et ses brillants faits d'armes attirent sur lui tous les regards. Et pourtant ce n'est pas qu'il manque de concurrents redoutables. Dans ce dix-septième siècle, si merveilleusement fécond en grands hommes, la Pologne à pour adversaires dans les cabinets

et sur les champs de bataille, des hommes de génie comme Bogdan et Dorozensko chez les Kosaks, Isla et Sélim-Giéray chez les Tatars, Kiuperli Ogli chez les Turcs, Alexis en Russie, et Charles Gustave en Suède. Mais aussi elle a pour soutenir sa cause des généraux comme les Potoçki, Lubomirski, qui finit sa carrière dans la rébellion, Zamoyski, et le terrible Czarniecki, et audessus de tous Jean Sobieski. Au milieu de tous ces rivaux, Sobieski voit tous les jours grandir sa renommée. Comme eux il s'est illustré sur vingt champs de bataille, mais sa gloire à quelque chose de plus pur que la leur, et qui le fait respecter même des envieux. Son nom n'a jamais retenti dans l'arène sanglante ou s'agitent les factions coupables qui déchirent la Pologne et préparent sa ruine. Il est resté soldat. Pendant que les ambitieux formentent la guerre civile et se disputent le pouvoir, Sobieski a les yeux tournés vers la frontière. Sentinelle vigilante, il surveille les mouvements des ennemis de son pays. Chaque année, pour rentrer en campagne, il s'arrache aux douceurs de la vie fastueuse qu'il s'est faite à Zolkiew, dans le patrimoine de son aieul maternel, au milieu de ses cinquante villages et de ses vingt milles de territoire, et ch: que année ajoute quelque nouveau fleuron à sa couronne de victoires. L'Europe s'étonne d'entendre si souvent répétér son nom. En lui la nation repose toute sa confiance, comme le témoignent les écrits des contemporains. " Son intelligence dans les affaires, " dit la Gazette de France, du 20 fevrier 1666, ne le rend " pas moins considérable dans le conseil que sa valeur " dans les armées. " Un an après, Zaluski déplorant les malheurs de la Pologne, s'écrie : " Heureusement il " nous reste Sobieski, seul général au monde à qui on ne " puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui " sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie " pour le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de " paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places " fortes et des armées. " Et ailleurs : " Notre bonne étoile " nous a donné ce héros, seul capable d'affronter avec une " poignée d'hommes des amas d'ennemis. Rien ne peut " ébranler ce grand cœur. Le trésor est vide : ses revenus " y suppléent ; nous n'avons pas de troupes : mais lui seul " est une armée. Il grève de dettes son patrimoine pour

“ acheter des armes, établir des magasins, enrôler des “ soldats. ” A quarante ans il est l'homme le plus influent de Pologne, et sa prodigieuse fortune n'a pas encore éprouvé de revers. Aussi, lorsque Jean Casimir et Michel Koribut vont chercher le repos, l'un dans un cloître et l'autre dans la tombe, la nation demande pour roi un homme, et c'est Jean Sobieski qui réunit tous les suffrages.

***

L'événement le plus important de ce règne de 22 ans, est, sans contredit, la merveilleuse campagne de Vienne, en 1683.

Une dernière fois, toutes les forces des mulsumans se ruaient sur l'Europe, conduites par un vizir ambitieux, homme de génie, grand stratégiste, Kara-Moustapha. Les préparatifs des Turcs avaient duré sept ans. Le plan était tout tracé : prendre Vienne, soumettre l'Italie, et asseoir au Capitole la domination du turban. Toutes les monarchies de l'Europe négocient des alliances, font des compromis ; la maison d'Autriche, surtout, menacée à la fois par Louis XIV et par la Porte, fait des efforts inouïs pour assurer sa défense. Sobieski, sommé de choisir entre Louis XIV et Léopold, promet son secours à l'Autriche. Longtemps on ignore la marche que doit suivre l'invasion. Cependant les Turcs ont traversé la frontière ; c'est la Hongrie qui les appelle pour venger les outrages faits à ses libertés nationales. Contrairement à toutes les prévisions, l'armée ennemie s'avance toujours, sans s'occuper des places fortes : elle va droit à Vienne. Mille rumeurs diverses jettent la consternation dans tout l'empire ; on répète partout : que l'armée turque couvre un espace de 8 lieues de terrain,—que ses forces se montent à 700,000 hommes, 20,000 chameaux, 600 canons et 100,000 cavaliers. Léopold et la famille impériale, avec 60,000 habitants, désertent la métropole du Saint Empire. L'Europe entière attend la lutte terrible qui se prépare. Louis XIV lui même suspend ses hostilités contre la maison d'Autriche. Au milieu de cette confusion, Charles de Lorraine seul garde son sang froid. Il se multiplie ; ses savantes manœuvres cachent à l'ennemi la faiblesse de l'Autriche. Il jette une garnison

dans Vienne. Bientôt, le camp des Turcs se déploie sur un large plateau en face de la Capitale. Leurs officiers du génie entourent la ville de leurs travaux de siège, avec une science et un coup-d'œil dont on aurait cru Vauban seul capable. Kara-Moustapha, au milieu de ses quartiers, où revit le luxe oriental dans tout son éclat, attend la chute de Vienne et ne se refuse aucune des jouissances de ses palais d'Asie. Un mois se passe sans que les assiégés faiblissent; mais les Turcs avancent toujours. Déjà Moustapha a calculé le jour où ses travaux rejoindront ceux des assiégés, l'heure où sera faite la première brèche, avant l'assaut. De son côté, Charles de Lorraine attend au-dehors l'occasion de reprendre avec succès l'offensive; il s'étonne de ne pas voir paraître le roi de Pologne à qui lui et Léopold ont envoyé courriers sur courriers. Septembre arrive. Les assiégés se découragent et Sobieski ne parait pas: son contingent lithuanien le retarde. Il part enfin, après avoir vu à ses pieds le nonce du pape et les envoyés de Léopold. Il avance rapidement. Comme Kara-Moustapha, l'Europe refuse de croire à cette nouvelle. Encore trois jours et Vienne va succomber. Le soir du deuxième jour, le factionnaire du clocher de Saint-Etienne jette un cri: un feu s'est allumé sur les montagnes du Kalemberg qui dominent Vienne. Il voit briller des lances et reconnait les hussards de la Pologne. En un instant, Vienne est sur pied: les femmes et les enfants envahissent les églises; les soldats s'élancent sur les remparts. Les Turcs, aussi, ont aperçu le signal de la délivrance des chrétiens, mais ils refusent encore de croire à l'arrivée du roi de Pologne. C'était pourtant bien Sobieski qui avait rejoint Charles de Lorraine, quelques jours auparavant, et s'était entendu avec lui. Les troupes impériales l'avaient accueilli avec enthousiasme; il leur avait communiqué son calme et son assurance. Sous ses ordres, l'armée, forte de 70,000 hommes, dont 18,000 Polonais, traverse le Danube, escalade la cime du Kalemberg, où elle arrive après mille difficultés. C'est de là que des feux allumés ont ravivé l'espérance dans le cœur des assiégés.

Kara-Moustapha, étonné de tant d'audace, reconnait là Sobieski. Lui même se prépare à le recevoir, avec toutes les ressources de son expérience et de son génie. Le

lendemain, 12 septembre, le soleil éclaire une des plus mémorables journées de l'histoire des batailles. Sobieski, sûr de vaincre, entend la messe à l'église de Léopolstadt, à côte de Charles de Lorraine. A huit heures, les chrétiens s'ébranlent en cinq longues colonnes, dans un ordre parfait. A midi, tous étaient descendus en bas d s pentes rapides du Kalemberg, et se formaient en bataille. Aussitôt la mêlée commença. Elle fut terrible. Les Turcs, divisés en deux armées, d'un côté foudroyaient Vienne, et de l'autre tenaient tête à Sobieski. Mais c'est en vue du camp que se décide la bataille, et Moustapha luimême attendait là Sobieski. Rien ne put tenir contre l'attaque impétueuse des chrétiens ; leur fougue ébranla les masses profondes des Turcs, et une dernière charge des hussards polonais acheva la déroute. Kara Moustapha sentit faiblir son courage et reprit en pleurant le chemin de la Turquie où l'attendaient la disgrâce et la mort. La Pologne avait vengé le désastre du Kobiltà.

***

L'effet de cette victoire fut immense : les Turcs ne franchirent plus la limite que leur avait marquée l'épée de Sobieski.

Mais, la reconnaissance de l'Europe ne fut pas à la hauteur du service qui avait été rendu. Sobieski retourna en Pologne avec une réputation militaire agrandie. Jusqu'à la fin de son règne, on le retrouve encore guerroyant avec succès contre les ennemis de la patrie, tandis que ses sujets turbulents se plaisent à l'abreuver d'humiliations pires que la défaite. Des chagrins domestiques avaient empoisonné toute sa vie, et attristèrent plus encore ses dernières années. Ses triomphes et sa gloire au dehors ne purent lui faire oublier les souffrances de son cœur de père et d'époux : il mourut en 1696.

Dans les longs débats qui précédèrent le choix de son successeur, sa femme et ses fils se montrèrent comme toujours indignes de lui. Ses restes attendirent 36 ans les honneurs d'une tombe royale. Sa race allait bientôt s'éteindre, et la Pologne, déchirée par les factions, s'achemine vers une décadence dont rien ne pourait plus arrêter le cours. Et cependant l'ombre guerrière du vieux roi devait encore tressaillir de temps en temps

dans sa tombe, lorsque passaient sur son front les brises du Nord, apportant sur leurs ailes le retentissement des luttes glorieuses, mais inutiles, que supportait en Ecosse le prétendant Charles-Edouard, l'un de ses arrière-petits-fils, par sa mère, et le seul digne de lui, pour replacer sur sa tête la couronne des Stuarts.

Il a été donné à Jean Sobieski de résumer dans sa personne l'histoire entière de son pays. La lutte de la Pologne contre les barbares, ses services rendus à la religion, à la liberté; sa gloire militaire, sa splendeur au-dedans et au-dehors, ses institutions fatales, le vernis éclatant de sa civilisation, paraissent comme réunis dans cette longue carrière de 72 ans. Après tant de succès et d'illustrations, il semble que la Pologne ne pouvant monter plus haut n'a plus qu'à déchoir.

***

Du temps même de Sobieski apparaissent les symptômes d'une décadence prochaine et rapide. Sous le règne de ses successeurs Frédéric-Auguste et Auguste III, rois sans patriotisme, la Pologne s'y achemine visiblement. Le territoire de la République cesse d'être inviolable du jour où ces princes allemands y cantonnent leurs troupes, et les armees de l'Allemagne et de l'Autriche, les Suédois de Gustave-Adolphe, les Russes de Pierre-le-Grand et de Catherine la sillonnent en tous sens tour-à-tour, sous prétexte de protéger la liberté de conscience des dissidents et des réformés. Les diètes polonaises n'ont pas le temps de protester; le patriotisme a disparu de ces assemblées. Les discordes intérieures étouffent le bruit des négociations et des préparatifs par lesquels la Russie, la Prusse et l'Autriche préludent au partage de la Pologne.

Depuis longtemps les vices de la constitution polonaise et l'intervention continuelle des puissances étrangères dans ses affaires les avaient préparés. Jean Casimir les prédisait dès 1667, en disant: " Le Moscovite nous arrachera la Russie et la Lithuanie; le Brandebourgeois s'emparera de la Prusse et de Posen; l'Autriche plus loyale que ces deux puissances, sera obligée de faire comme elles, et elle prendra Krakovie et la Petite Pologne. "

Ces paroles prophétiques se sont accomplies en 1772, en 1791, et finalement en 1796.

Pierre-le-Grand, dans son testament politique, marquait ainsi à ses successeurs les moyens d'arriver au démembrement de la Pologne. L'article quatrième de ce testament se lit comme suit : "Diviser la Pologne en y "entretenant le trouble et les jalousies continuelles ; "gagner les puissants à prix d'or; influencer les diètes, "les corrompre afin d'avoir action sur les élections des "rois; y faire nommer ses partisans, les protéger ; y "faire entrer les troupes russes, et y séjourner jusqu'à "l'occasion d'y demeurer tout-à-fait. Si les puissances "voisines opposent des difficultés, les apaiser momen-"tanément, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui a "été donné." Ses conseils ont été suivis et même complétés par les combinaisons les plus modernes de la duplicite moscovite.

La diète d'élection de 1696, appelée à choisir un roi après la mort de Sobieski, se divisa en deux camps, dont l'un élut le prince de Condi, l'autre, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. Celui-ci, incapable de subjuguer seul les nouveaux sujets que la force brutale et la trahison lui ont livrés, appelle à son secours la Prusse et la Russie, et met en fuite le prince de Conti. Puis il déclare la guerre à Charles XII, roi de Suède, afin d'avoir un prétexte pour introduire en Pologne ses troupes saxonnes, et avec leur aide, s'ériger en roi absolu, et rendre la couronne héréditaire dans sa propre famille. Mais les Polonais indignés de sa duplicité, et effrayés de l'attitude menaçante de ses alliés, la Prusse et la Russie, accueillent comme un libérateur le roi de Suède déjà triomphant, et proclament la déchéance de Frédéric-Auguste, en 1705. On choisit pour son successeur Stanislas Leczinski. Tous les cours de l'Europe, excepté la Russie, s'empressent de le reconnaître. Frédéric-Auguste en appelle aux armes. Pendant quatre ans la Pologne est en proie aux horreurs de la guerre civile. En 1709, Leczinski, effrayé des maux de sa patrie, abdique, et Frédéric-Auguste ressaisit la couronne. Pendant les trente-six années de son règne, sa politique égoïste et antinationale conspire à la ruine de la nation qui l'a accepté pour chef, et les Polonais ne paraissent pas s'en

apercevoir. A sa mort, la Pologne tente de secouer le joug de l'étranger, et rappelle Stanislas Leczinski, devenu le beau-père de Louis XV, et l'élu de tous les vrais Polonais. Mais il faut à la Russie un instrument plus docile. Elle écarte violemment Leczinski, et fait réussir la candidature de Frédéric-Auguste II, aussi de la maison de Saxe. Prince sans cœur et sans talent, il règne trente-et-un ans, uniquement occupé de ses chasses, et meurt méprisé des Polonais, au moment où Catherine II, mécontente de lui, se dispose à le détrôner, pour lui substituer un Polonais dressé à l'obéissance dans les palais de Saint-Pétersbourg, Stanislas Poniatowski. C'est ainsi que cette femme sans pudeur, après avoir fait assassiner son propre mari, Pierre III, récompensait ce Polonais indigne qui s'était avili jusqu'à devenir son amant. Elle en était fatiguée; pour s'en débarrasser, elle le faisait roi de Pologne. Pour réussir, elle avait employé tous les moyens. Au baron de Breteuil, qui lui demandait de s'entendre avec la France pour la prochaine élection, elle avait répondu: « L'avenir vous « apprendra s'il appartient à quelqu'autre que moi de « donner un roi aux Polonais. » Quarante mille soldats russes étaient venus appuyer cette prétention. Les Polonais voulurent protester. « Comment, s'écria Repnine, « une nation aussi grande et libre peut-elle croire qu'une « poignée de Russes puisse léser ses droits ! »

A l'avènement de Poniatowski, deux grands partis divisaient la Pologne: le parti national ou républicain, qui voulait réorganiser la patrie en purgeant les vices de sa constitution, sans recourir à l'influence étrangère, et le parti royaliste, qui voulait maintenir l'ancien ordre de choses, moins le *liberum veto* des nonces dans les diètes, mais en s'aidant du concours des puissances voisines. Le parti royaliste était protégé par l'Angleterre et la Russie; Poniatowski en était l'instrument. Pendant son règne de trente ans, la Pologne se débat dans les convulsions dernières de l'agonie. Malheureusement pour sa mémoire, Poniatowski n'a que trop contribué, par ses faiblesses, à l'asservissement de son pays. Le sceptre des Piasts, des Jagellon, de Batori et de Sobieski, était trop lourd pour ces mains débiles; l'incapacité et

le servilisme du roi rendaient inutiles les efforts et les sacrifices continuels des patriotes.

Catherine II ne craint plus de laisser voir ses plans ; elle les poursuit au grand jour, aidant et persécutant tour à tour le parti royaliste et le parti républicain, armant les catholiques contre les dissidents et les réformés, profitant des fautes des uns et des triomphes des autres, selon les besoins de sa politique de fourberie et de mensonge.

Il faut étudier l'histoire des partages de la Pologne, pour se faire une idée de la faveur dont les souverains modernes ont entouré la politique infernale préconisée par Machiavel. Catherine de Russie écrit aux cours d'Europe pour apaiser leurs alarmes : " Nous veillerons " à l'exemple de nos prédécesseurs aux intérêts de la " Pologne." A Keyserling, son agent, elle parle " de " terminer les affaires polonaises à *notre* avantage." Elle lui recommande d'avoir " des émissaires actifs et munis " d'argent." En 1767, elle est " aussi éloignée du désir " d'agiter la Pologne et d'agrandir son empire à ses " dépens, que de la soumettre par les armes." Frédéric II de Prusse, l'idole de Voltaire, déclare en 1764 " qu'il " travaillera constamment à maintenir les états de la " République en leur entier. En 1771, Marie Thérèse d'Autriche " se porte garant de l'indépendance et de " l'intégrité du territoire polonais." Telles étaient les promesses solennelles de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, tandis que s'enveloppant de plus en plus dans le mystère, leurs diplomates achevaient de préparer le démembrement de la Pologne.

Et pourtant la Pologne vendait chèrement sa vie. Dès 1764, les évêques donnent le signal de la résistance. Dans la diète d'élection qui élut Poniatowski, le primat Lubienski dénonce les projets ambitieux de la Russie. Le vieux Melachovski, élu maréchal, déclare hardiment qu'il ouvrira la diète quand les soldats russes se seront retirés. On le menace les armes à la main. Il répond : " S'il vous faut une victime, me voici ; moi, du moins, " je veux mourir libre comme j'ai vécu." On veut à tout prix lui faire déclarer que la diète est ouverte, en levant son baton de commandement ; mais rien ne l'émeut. " Vous pouvez, dit-il, me couper la main, ou m'arracher

" la vie. Je suis maréchal, élu par un peuple libre, et je " ne puis être déposé que par un peuple libre." Et il se retire sans que personne ose le molester.

En 1767, deux évêques, Soltik et Zaluski, encourent la déportation par leur attitude courageuse dans les diètes, en présence des trahisons continuelles du parti des dissidents. En 1768, un autre évêque, celui de Kamiéniec, organise la confédération du Bar. Caché sous un déguisement, il parcourt toute l'Europe, sollicitant partout des secours pour sa malheureuse patrie, pendant que des hommes ardents soulèvent toute la Pologne aux cris de : " Pour la religion! Pour la liberté! " " Les confé-" dérés, dit Koch, avaient des étendards qui représen-" taient la Vierge Marie et l'enfant Jésus; ils portaient, " comme les croisés du moyen âge, des croix brodées sur " leurs habits. " C'était en effet une croisade. Elle dura cinq ans et fit des prodiges de valeur. La Lithuanie s'associa au mouvement. " Quel spectacle! s'écrie un " historien, que celui de ce peuple désarmé, enveloppé " partout d'une armée ennemie nombreuse, disciplinée " et sans cesse renforcée, ce peuple trahi par son roi, " vendu par ses plus notables, sans aucune ressource " matérielle, que son sol ne protége même pas, et qui, " se soulevant de toutes parts, enlève à coups de sabre " des batteries de canons! " Le monastère de Czenstochova, où depuis des siècles des milliers de pélerins venaient chaque année vénérer la statue miraculeuse de Notre-Dame de Czenstochova, qu'une diète reconnaissante avait saluée du titre de reine de Pologne, soutint un siége mémorable. Les moines intrépides essuyèrent pendant deux mois, sans faiblir, le feu de trois mille coups de canons. Peu de temps après, quelques confédérés par un audacieux coup de main, enlèvent le roi pour le soustraire à l'influence étrangère. Poniatowski parvient à s'échapper, et fait passer ces braves pour des misérables assassins.

Mais Catherine était assez puissante pour lasser tous ces courageux efforts. Exaspérée par cette lutte, elle noya la rébellion dans des torrents de sang humain. Elle qui disait naguère dans un manifeste aux cours d'Europe : " Les souverains sont les défenseurs des " hommes... Nous avons résolu de remplir les devoirs de

“ l'humanité et de la foi aux traités... ” elle déchaîne contre les Polonais de l'Ukraine les terribles Kosaks Zaporoges, et envoie à leur chef les instructions suivantes : “ Nous avons donné l'ordre à Maximilien “ Zelezniak, colonel des Zaporoges, de conduire en “ Pologne tous ses hommes, avec les Kosaks du Don, “ pour détruire avec la grâce de Dieu tous *les Polonais* “ *et les Juifs*, qui sont traîtres à notre religion, *misérables* “ *assassins etc., etc.* Nous *ordonnons* qu'une invasion en “ Pologne *détruise pour jamais jusqu'à leur nom et leur* “ *race*.” Seize mille victimes périrent dans l'Ukraine sous le fer de ces assassins.

Et pour achever de peindre cette femme sinistre, que Voltaire appelait *sa sainte*, disons de suite que quatre ans plus tard elle annonce à l'Europe : “ Qu'elle s'est “ trouvée *obligée envers Dieu, envers son empire et envers* “ *tout le genre humain*, d'anéantir la *sitche* de Zaporoges, “ et les Kosaks qui en portent le nom ; que la destruction “ de ce peuple a été opérée par ses troupes dans le “ meilleur ordre possible, avec une parfaite tranquillité “ et sans résistance de la part des Kosaks, vu qu'ils “ n'aperçurent les troupes qui s'approchaient qu'au “ moment où elles les avaient déjà environnées de toutes “ parts.” Quel cynisme ! Sans doute elle craignait que ces barbares ne tournassent contre *sa personne sacrée* l'épouvantable savoir faire qu'ils avaient déployé dans les massacres de l'Ukraine ! Mais de pareilles horreurs ne troublaient même pas son sommeil.

⁂

Après avoir écrasé la confédération du Bar, Catherine invite la Prusse et l'Autriche à partager avec elle les dépouilles de la Pologne vaincue. Les trois souverains arrêtent en 1772 le premier partage du territoire polonais. Mais il était convenu que pour pallier l'odieux de cet attentat, on tenterait de le faire sanctionner par la nation polonaise elle-même.

En conséquence, Poniatowski reçoit l'ordre de se prêter à ces manœuvres. Pour la première fois, il résiste et semble s'éveiller au sentiment du danger. Mais il est trop tard. En vain il rappelle aux spoliateurs leurs promesses si souvent répétées. En vain, s'adressant aux

cours étrangères, il déclare: "Qu'il regarde l'occupation "des provinces polonaises par les trois cours comme "injuste, violente, contraire à ses droits légitimes." Ses réclamations énergiques, mais tardives, restent sans écho.

Sur ces entrefaites s'ouvre, en 1773, à Varsovie, une diète illégalement convoquée pour arracher à la Pologne une adhésion formelle au premier partage de son territoire. Trois armées puissantes avaient été chargées d'étouffer les protestations des palatinats. Aussi, bien peu de nonces purent se rendre à Varsovie, où ils durent siéger dans une salle souvent envahie par la soldatesque et gardée par des artilleurs russes, avec des pièces de canons braquées contre les représentants de la nation.

A côté des défaillances coupables de quelques hommes indignes, on voit éclater des exemples d'une fermeté poussée jusqu'à l'héroisme. Incapables de vaincre cette résistance patriotique et d'obtenir le vote unanime exigé par la constitution, les agents russes et prussiens tentent de faire lever les séances de la diète, pour la transformer en une confédération. La foule, stationnée aux abords de la salle, crie aux nonces: "Ne sortez pas! au nom "du ciel!... Ne vous livrez pas aux tyrans!" Quelques nonces effrayés veulent se retirer. Reiten leur barre le passage en disant: "Allez! confirmez votre ruine à "jamais: mais vous ne passerez qu'en foulant aux pieds "ce cœur qui ne bat que pour l'honneur et la liberté!" Un autre nonce, Samuel Korsak, fait aussi entendre les protestations les plus énergiques. Il ne reste plus que neuf députés à leurs siéges. L'ambassadeur Stackelberg les fait venir chez lui, le soir. "Mais, dit l'historien "Forster, promesses, offres, menaces de confiscation et "de prison, rien ne put ébranler le courage de ces der- "niers défenseurs de l'honneur national; et quand le "Moscovite irrité de tant de persévérance redoubla de "fureur dans ses paroles, Korsak se leva et, lui remet- "tant un état exact de tous ses biens, terres, capitaux "et mobilier, répondit avec calme: "Je n'ai que cela "à sacrifier aux ennemis de la Pologne; ils peuvent "m'ôter la vie, mais il n'y a point au monde de despote "assez riche pour me corrompre, ou assez puissant pour "m'intimider." Le lendemain, Poniatowski signa, en

pleurant, l'adhésion qu'on lui demandait. Stackelberg lui avait dit pour dernier argument: " que s'il hésitait " encore, cinquante mille hommes avaient ordre de mar- " cher sur Varsovie, de réduire la capitale en cendres et " de passer toute âme vivante au fil de l'épee. "

Ainsi s'accomplit le premier partage de la Pologne. La Prusse prenait un territoire de 900 lieues carrées et 416,000 habitants; l'Autriche 2,500 lieues et 2,700,000 habitants; la Russie eut la part du lion: 3,000 lieues carrées et 1,800,000 âmes.

C'était là un crime politique sans nom. De Maistre l'a appelé " l'exécrable partage de la Pologne." Marie-Thérèse d'Autriche avait signé avec répugnance. " *Pla-* " *cet*, avait-elle dit, puisque tant de savants personnages " veulent ainsi: mais longtemps après ma mort, on verra " ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que " jusqu'à présent on a toujours tenu pour juste et sacré."

La Pologne a mis vingt ans à se relever du coup terrible que lui avaient porté tous ces tristes événements. Catherine de Russie, pendant tout cet intervalle, travaille sourdement à accomplir son plan favori, le partage définitif de toute la Pologne. Mais l'ambition du roi de Prusse y met obstacle. Pour mieux cacher ses desseins de spoliation, Frédéric signe avec la Pologne, en 1791, un traité d'alliance qui, en apparence du moins, la mettait à l'abri des tentatives de la Russie. Il y était stipulé: "Que les deux parties contractantes se garan- " tissent l'intégrité de leur territoire, et se promettent " un appui réciproque... par les négociations ou par les " armes, dans le cas où une puissance... voudrait se " mêler des affaires de l'une d'elles. " Les Polonais, toujours sans défiance, profitent de ce moment de répit pour se donner une constitution admirable qui fut adoptée avec enthousiasme par tout le pays. Elle décrétait: le catholicisme religion d'Etat; la tolérance religieuse; l'affranchissement des villes, l'émancipation des laboureurs; la réorganisation de la diète, l'accroissement de l'autorité du sénat; la réforme électorale, l'abolition des confédérations et du *liberum veto;* la royauté héréditaire dans la maison de Saxe, après Poniatowski. L'Europe entière applaudit à ce signal de régénération. L'Autriche et la Russie reconnurent cette charte nouvelle. En la

lisant, Burke, l'ennemi juré des idées révolutionnaires, s'écria : " C'est une transition de l'anarchie à l'ordre, et " non de l'ordre à l'anarchie ! " Poniatowski jura de verser son sang pour la défendre. Catherine elle-même avait promis de ne pas supporter les ennemis du nouvel ordre de choses. Mais fidèle à la duplicité de son caractère, quelques mois après elle patronne le complot de Targoviça, s'unit aux conspirateurs pour renverser la constitution de 1791 et déclare la guerre aux Polonais. Ceux-ci réclament de la Prusse l'exécution des traités. Frédéric répond : " Sa Majesté a pris d'autres engage- " ments vis-à-vis de l'impératrice de Russie. " L'Autriche refuse également d'intervenir.

Cependant les Polonais livrés à eux-mêmes se défendent avec vigueur. Ils gagnent sur les Russes deux grandes batailles. Mais Poniatowski, sous le coup des menaces de Catherine, oublie ses serments, accède à la confédération de Targoviça et renvoie dans leurs foyers ses soldats désarmés. Les Prussiens envahissent à leur tour le territoire qu'ils ont promis de défendre et s'unissent aux Russes, pendant que Catherine et Frédéric procèdent au deuxième partage de la Pologne, sous prétexte de mettre une digue à l'envahissement des doctrines subversives de la démagogie française.

Comme en 1773, les spoliateurs voulaient faire sanctionner par la Pologne elle-même cette seconde violation de leurs serments solennels et répétés. Une diète est convoquée ; tous ceux qui sont suspects d'indépendance et de patriotisme en sont exclus. Elle s'ouvre à Grodno le 17 juin 1791. Déjà Sievers, l'ambassadeur russe, a fait saisir les biens de tous les patriotes, et s'est emparé du trésor public. Poniatowski, en butte au mépris et aux outrages de ses sujets justement indignés, veut abdiquer. Catherine lui fait dire : " d'attendre ses ordres, sans quoi " elle ne lui accordera pas de retraite sûre. " Un mois se passe au milieu de scènes journalières de violence, provoquées d'un côté par les mesures tyranniques des spoliateurs, et de l'autre par l'exaspération des nonces acculés dans les derniers retranchements d'une légitime défense. Un jour, c'est Grelavski qui s'écrie : " Périssons avec honneur, dignes de l'estime des autres puis- " sances, et ne nous couvrons pas d'une honte éternelle,

" dans l'espoir illusoire de sauver le reste de la patrie."
Kimbar ajoute: " Les souffrances ne sont rien pour la " vertu; il est de son essence de les mépriser. On nous " menace de la Sibérie! Ses déserts ne seront pas sans " charmes pour nous; tout nous y retracera notre dévoue- " ment. Eh bien! oui; allons en Sibérie. Conduisez-nous, " sire, là où notre vertu et la vôtre feront pâlir nos " ennemis!" Electrisée, l'assemblée tout entière s'écrie: " Oui! en Sibérie! partons!" Rien ne peut ébranler le courage des nonces. Ils continuent à s'assembler tous les jours, sans faiblir dans leur résistance. Trois mois et demi se passent ainsi. En vain Rautenfeld déclare " qu'il " est autorisé à prendre toutes les mesures de violence " qu'il jugera convenables," et Sievers écrit au grand maréchal de Lithuanie: " Le roi lui-même doit demeurer " fixé sur son trône jusqu'à ce qu'il ait cédé. Je ferai " coucher les sénateurs sur de la paille, dans la salle des " conférences, tant que ma volonté ne sera pas exécu- " tée." Pendant deux jours on empêche le roi et les sénateurs de sortir et de recevoir aucune nourriture. " Le troisième jour, dit Niemcévitz, le roi et plusieurs " sénateurs tombèrent en defaillance." " Alors, dit Chevé, " Rautenfeld, toujours assis à côté du trône, prit la main " du vieux monarque, y mit un crayon et signa l'acte " de partage. Puis il fit entrer la soldatesque russe. On " demanda trois fois si la diète autorisait la délégation; " pas une seule voix ne répondit. On conclut que le " silence tenait lieu de consentement. Et voilà ce qu'on " a osé nommer le libre vote de la Pologne."

Le second partage donnait à la Russie 4,553 milles de territoire, et trois millions d'habitants; à la Prusse, 1,061 milles carrés du sol le plus fertile, avec 1,100,000 habitants. Il ne restait plus à la Pologne que 4,000 milles de territoire, et 4,000,000 d'habitants. L'Autriche avait refusé de tremper dans le second partage.



En apprenant ce nouvel attentat, la nation entière se souleva. Cette fois ce n'est plus la Pologne déchirée par les factions, minée par les complots des ambitieux et des traîtres; c'est la Pologne plus unie, plus forte qu'elle n'a jamais été. Une ligue puissante réunissant tous les élé-

ments de force que la constitution de 1791 a rajeunis, et appuyée sur l'armée, se donne pour chef Thadée Kosciusko et dresse, le 24 mars 1794, un acte d'insurrection auquel souscrivirent ensuite tous les palatinats. Déjà Madalinski refusant de déposer les armes, est accouru à Krakovie, en passant sur le corps des Prussiens. Kosciusko, nommé dictateur, reçoit le serment militaire des chefs. Une foule immense de citoyens, réunis dans la cathédrale de Krakovie, prêtent serment "de maintenir la constitution aux dépens de leur fortune et de leur vie," et confiants dans la justice et la sainteté de leur cause, jurent de ne la souiller par aucune violence. Les palatinats suivent l'exemple de Krakovie. De toutes parts les volontaires accourent se ranger sous les aigles blanches de Kosciusko, apportant les vœux et les offrandes spontanées de leurs concitoyens. Les premiers combats des insurgés sont des victoires. Les Russes sont partout culbutés par ces armées improvisées, où apparaissent pour la première fois les farouches Gorals, ces paysans armés de faux, si redoutés et si célèbres depuis sous le nom de Faucheurs de la Mort, Faucheurs de la Pilika, etc. Avec quelle ardeur ils accouraient verser leur sang pour cette patrie généreuse qui venait de les émanciper! A l'approche des Russes, le tocsin sonnait dans tous les villages, les terribles Faucheurs se ruaient contre les Russes, en faisaient un horrible carnage, leur enlevaient leurs batteries de canons et les tournaient ensuite contre eux. Pendant huit mois la Pologne tient en haleine toutes les forces de la Russie. Chacune des journées de cette lutte mémorable est marquée par de brillants faits d'armes. C'en était fait de la domination russe en Pologne, si 24,000 Prussiens ne fussent venus à son secours au mépris de la foi jurée et sans aucune déclaration de guerre. Les insurgés, par représailles, soulèvent les provinces polonaises de la Prusse. Tout le territoire de la République était en rébellion contre les oppresseurs. Prêtres et bourgeois, nobles et paysans, catholiques, juifs, réformés, tous étaient unis pour la défense de la cause nationale, et donnaient même dans la victoire l'exemple de la modération et de la justice. Kosciusko faisait pendre à Varsovie, quelques patriotes qui, dans un moment d'effervescence populaire, avaient

fait juger et exécuter sommairement des traîtres vendus à la Russie depuis longtemps. Tout semblait promettre le succès, quand vinrent les trahisons et les revers. Il faudrait redire ici les scènes de carnage qui marquèrent le passage des Russes et des Prussiens à travers le pays. L'Autriche vint leur prêter main-forte. Joseph II ne se souvenait plus qu'il avait dit dans une circonstance solennelle : " Qu'il ne permettrait pas qu'on enlevât un " seul arbre de ce qui restait des provinces polonaises."

Epuisé par tant d'efforts, cerné par trois armées formidables, Kosciusko tente encore une fois la fortune des batailles à Maciéiovicé : elle lui est contraire. Son armée périt presque tout entière, et lui même, recueilli parmi les blessés sur le champ de bataille, languit dans les cachots de Saint-Pétersbourg, jusqu'à ce que la magnanimité du tzar Paul Ier, vienne l'en tirer.

Souwaroff marche avec 40,000 hommes sur Varsovie, où 12,000 Polonais conduits par deux héros, Madalinski et Dombrowski, se sont enfermés avec cent pièces de canons dans le faubourg de Praga. Après un mois de siége, Praga succombe à l'assaut général des Russes, le 4 novembre. Souwaroff fit un carnage effroyable. " Amusez-vous ! " avait-il dit à ses soldats, une fois la brèche ouverte. " La nuit, dit Chevé, vint cacher le spectacle " de Praga dépeuplé, et le lendemain fut employé à " balayer et à laver les rues qu'obstruaient 18,000 morts " et des torrents de sang."

Tout Varsovie croyait toucher à sa dernière heure. Ignace Potoçki, un autre héros polonais, se dévoue. " Je " suis, dit-il à Souwaroff, l'auteur de la constitution du " 3 mai (1791), l'instigateur principal de l'insurrection ; " je viens m'offrir en expiation." Tant de grandeur d'âme émut ce terrible massacreur d'hommes. Souwaroff épargna Varsovie, et Potoçki eut la vie sauve.

L'insurrection vaincue, les trois puissances achevèrent de se partager les restes de la Pologne, tout en protestant " qu'elles n'étaient point en guerre avec elle," " ne vou- " loir que rétablir son repos troublé," " et s'engageant à " respecter ce qui restait des provinces polonaises " " L'exécution de cette grande spoliation, dit Chevé, " ne fut pas moins atroce que l'acte lui-même. Tout ce " que possédait Varsovie, archives, actes publics, biblio-

" thèques, musées, fut enlevé, transporté à Saint-Peters-
" bourg, pillé, dispersé, brûlé. Il en fut de même des
" insignes royaux, archives, joyaux du trésor et autres
" objets, qui furent emportés de Krakovie par les Prus-
" siens. Toutes les villes polonaises furent ainsi dépouil-
" lées."

Stanislas Auguste, traîné de Varsovie à Grodno, de Grodno à Saint-Pétersbourg, reçut, en 1795, l'ordre d'abdiquer, et en 1798, le 12 février, la tombe se refermait sur ce fantôme de roi, le dernier qu'ait eu la Pologne.

***

Ainsi s'est écroulée cette monarchie puissante qui, comme l'a si bien dit Forster, "possédait un long et
" vieux passé, une existence qui s'appuyait sur une base
" consacrée par dix siècles, des institutions défectueuses,
" mais grandes et fortes, et une vie nationale active,
" variée, féconde en nobles actions comme en fautes
" graves."

En présence de cette catastrophe sans exemple dans les annales du monde civilisé, il est naturel de se demander quelles sont les causes qui l'ont amenée.

"Trois choses," dit Salvandy, parlant de la société polonaise, "manquèrent à son génie et à son courage:
" une dynastie, des lois et des frontières." Une dynastie dont les souverains fussent attachés au sol par un lien plus puissant que celui de l'élection, qu'une éducation nationale eut préparés à gouverner avec le patriotisme et l'esprit de suite, qui ne se trouvent que dans la monarchie héréditaire; des lois sages et respectées, émanées d'une autorité incontestée, assez fortes pour maintenir l'équilibre des pouvoirs, et également à l'abri des entreprises du despotisme, et des dangereux écarts de la liberté; des frontières naturelles, certaines, mieux défendues par ces obstacles dont Dieu lui-même s'est servi, pour marquer les bornes de l'héritage de chaque peuple.

M. de Salvandy a dit avec raison: " L'histoire de la
" Pologne est la fidèle image de tout ce que la liberté sans
" contre-poids et l'égalité sans frein renferment de périls
" domestiques pour l'Etat le plus puissant, de périls
" extérieurs pour la plus vaillante nation du monde."

Non contents d'aimer la liberté avec passion, d'ériger en

principe " qu'un homme libre ne peut être taxé ni gou-" verné que de son aveu,"—non contents de soutenir " avec Raphaël Leczinski : " qu'ils aimaient mieux les " périls de la liberté que les douceurs d'un tranquille " esclavage," les Polonais ne se sont pas tenus assez éloignés de la limite glissante où finit la liberté, où commence la licence. " D'âge en âge, dit Rulhière, tout " Polonais disait à ses enfants : " Brûlez vos maisons et " errez dans votre pays les armes à la main, plutôt que " de vous soumettre au pouvoir arbitraire." " Nous élisons nos rois, mais nous déposons les tyrans," disait Zamoiski à Sigismond, dans la diète de 1605. Henri de Valois, élu en 1574, se plaignait de ce qu'on n'avait fait de lui qu'un juge. " Vous, Polonais, disait un étranger, " vous n'avez pas de roi.—Si, reprit le Polonais, nous " avons un roi ; mais chez vous, c'est le roi qui vous a." Avec de telles idées, on conçoit que, chez eux, le roi n'était que le premier des fonctionnaires. Il régnait, mais ne gouvernait pas. C'est ainsi que par crainte du despotisme ils restreignaient l'autorité royale dans des limites étroites, pour mieux la dominer.

D'un autre côté, les troubles continuels que suscitait la tenue des assemblées nationales ; l'exercice fréquent du droit de *veto*, en vertu duquel l'opposition du plus humble des nonces entravait l'action, non-seulement de la majorité des députés, mais de la nation entière ; les rivalités des familles appartenant à la grande noblesse, familles souvent supérieures au pouvoir royal par leurs richesses, leur puissance territoriale, quelquefois même par leurs armées ; les exigences et la vénalité de la petite noblesse ; les efforts de toutes deux pour tyranniser et asservir de plus en plus les paysans ; les basses intrigues et les manœuvres coupables des Juifs et des réformés polonais, qui cherchaient un point d'appui à l'étranger ; l'absence totale de toute administration intérieure, pendant tout le cours du dix-huitième siècle ; la dilapidation des finances, ruinées par les exactions des fonctionnaires assez puissants pour se soustraire à l'obligation de rendre leurs comptes, tout ce travail de désorganisation, lent mais sûr, fomenté par les puissances voisines, n'était il pas suffisant pour amener la chûte de la Pologne ?

De plus, le peuple polonais, pour son malheur, semble

avoir ignoré les transformations radicales que subissaient les nations voisines, l'accroissement rapide de leur puissance, et les desseins pervers qu'elles entretenaient contre lui. " Rien, dit Salvandy, n'éclaira sa con-
" fiance héroïque et funeste dans ses institutions énervées
" qui étaient son plus grand péril, ou bien dans le nombre
" de sa population et la grandeur de son territoire, dans
" ses souvenirs de gloire et son courage. Rien ne lui fit
" comprendre à temps la nécessité d'appuyer ce courage
" intrépide à des principes qui assurassent à l'autorité
" souveraine le concours de toutes les forces. Rien ne
" l'instruisit à fortifier ses forces mêmes du secours d'une
" politique monarchique au dedans, tout autant que natio-
" nale au dehors. Nulle application à rapprocher les
" esprits, à apaiser dans son sein les discordes séculaires,
" nul effort, non plus pour conjurer la triple alliance, qui
" pouvait toujours la resserrer dans un étau de fer, nulle
" amélioration, en un mot, dans la condition que ses
" vicissitudes, ses fautes et le temps lui avaient faite, ne
" marquèrent, ni ses époques de guerre stérilement vic-
" torieuses, ni ses époques de paix stérilement agitées."

***

Mais à côté de ces misères que de brillantes qualités! La passion du dévouement et des sacrifices est poussée chez eux jusqu'à l'héroïsme. " Les Polonais, dit encore
" Salvandy, furent le seul des peuples belliqueux con-
" nus dans le monde, à qui la guerre, ou même la vic-
" toire, ne donna jamais ni des conquêtes, ni la paix. La
" Pologne vit une à une passer ses provinces vassales
" sous d'autres lois, sans songer à fonder dans un gou-
" vernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un
" rempart qui protégeât contre la marche progressive
" de l'étranger les restes de sa grandeur." Avec quel désintéressement ses enfants servaient la cause de l'Eglise et de la civilisation! " Le sacrifice a été sa vie, son
" métier, et pour ainsi dire son industrie, disait un jour
" Montalembert. C'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie,
" et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens
" preux ne bâtissaient pas des châteaux indestructibles
" comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de
" bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler,

“ sans regret quand le service de la patrie les en éloi-
“ gnait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en
“ comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor
“ public, ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom
“ polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme,
“ et ses impôts se nommaient *secours d'amour (subsidium
“ charitativum).* ”

Que ne dirait-on pas de l'inviolable attachement de la Pologne à la foi catholique; de cette foi que l'erreur n'a jamais souillée, qui, sans cesser d'être intransigeante avec l'hérésie et le schisme, lui a fait toujours pratiquer, vis-à-vis de leurs malheureuses victimes, cette charité douce et tolérante, également éloignée de la pente dangereuse des concessions, et des répressions sanglantes sur les bûchers et les échafauds.

Dieu seul connaît les tortures qu'ont endurées ces soldats polonais qui, pendant l'espace de huit siècles, ont succombé sans murmure sous le fer des ennemis de la chrétienté; les souffrances et les humiliations qu'ont essuyées ces millions de prisonniers, vieillards, enfants, femmes sans défense, vierges timides, massacrés dans les villes et les campagnes saccagées, ou réservés pour les hontes de l'esclavage. Il disait bien vrai, ce pape du dix-septième siècle, Paul V, qui, recevant une députation de Polonais, chargés de lui remettre des étendards conquis par leurs armées sur les païens et les barbares, et de lui demander, en échange, des reliques des martyrs, leur répondait : “ Des reliques ! ramassez un peu de votre
“ terre ; il n'y en a pas une parcelle qui ne soit impré-
“ gnée du sang de vos martyrs ! ”

Comment ne pas parler de la passion dominante du peuple polonais, de cet amour de la patrie, puissant au-delà de toute expression, qui lui a fait généreusement accepter toutes les nécessités de la lutte, pendant des siècles, et, de nos jours, toutes les humiliations de la conquête, toutes les horreurs de la persécution. La Pologne n'a pas eu d'armée permanente, avant le dix-huitième siècle. Mais ses gentilshommes et leurs vassaux lui composaient une armée de volontaires, en apparence indisciplinés et turbulents, qui se battaient entre eux, quand ils n'étaient pas en face des ennemis de la patrie. Mais au moindre cri d'alarme, sitôt que brillaient sur les collines,

dans l'obscurité de la nuit, les feux qui signifiaient à toute la *pospolite* (1), l'ordre d'entrer en campagne, tous accouraient se ranger sous les étendards des grands hetmans. Le danger de la patrie leur faisait oublier leurs rivalités jalouses, leurs haines héréditaires. Ils n'avaient plus que la passion de combattre. Aussi, il faut voir avec quel enthousiasme s'ébranlaient ces escadrons de cavalerie, tels que la Pologne seule a pu en avoir, et que Louis XIV lui enviait, ces nobles étincelants d'or et de pierreries, montés sur des chevaux ferrés d'argent, qui formaient ces régiments de hussards, dont les charges brillantes décidèrent du succès de maintes journées, ces fantassins plus humbles, mais non moins vaillants, recrutés dans les rangs du peuple, et jusqu'à ces féroces valets de troupe, race de vautours, ardente au pillage, mais dont la bravoure sauva plus d'une fois les débris de l'armée.

***

L'histoire de la Pologne offre encore aux études du penseur et de l'historien un autre genre d'intérêt qui lui est tout particulier. Elle est en contraste perpétuel avec celle de tous les pays de l'Europe. " Partout ailleurs, " dit Forster, la loi, se conformant aux besoins nou-" veaux, s'attachait à protéger le cultivateur contre le " seigneur suzerain. En Pologne, le paysan de Kasimir " le Grand, devenu par lui homme libre, en comparaison " de ceux d'Allemagne, et des serfs ou vilains de France, " retombait à l'état de serf, et, moyennant soixante-dix " marcs d'argent, on pouvait racheter sa tête. Tandis que " Richelieu achevait l'œuvre de Louis XI, portait le " dernier coup aux grandes familles du royaume, la " noblesse polonaise se montrait de plus en plus enva-" hissante ; elle accaparait tout : les privileges de la " couronne et les franchises du peuple.........Protégés " par Colbert, le commerce et l'industrie prennent en " France un développement immense, mais en Pologne, " leur ruine, commencée par l'ennemi, s'achève par les " exactions des starostes (2). Tandis qu'en Europe la féo-" dalité croulait et disparaissait sous les ruines et dans le

(1) L'armée.
(2) *Staroste*. Gouverneur de province.

" sang,......quelques symptômes de ce systèmese mani-
" festèrent en Pologne; mais bientôt la noblesse peu
" soucieuse de se soumettre à son organisation graduée,
" et aux principes d'ordre qu'elle renfermait, redevint
" anarchique en masse.........La royauté parvenue à son
" apogée, étendait dans les autres contrées les rameaux
" de sa puissance, et les nobles, moitié par force, moitié
" par séduction, abandonnaient la vie retirée et farouche
" des manoirs pour l'existence plus riante des cours : le
" sombre guerrier se transformait peu à peu en politique
" habile ou en flatteur adroit; mais le noble polonais,
" tout à l'inverse, se montrait fier de voir chez lui cette
" même puissance royale limitée. Jadis héréditaire, le
" trône était devenu électif, et chaque vacance du pou-
" voir amenait le débordement de toutes les passions."

***

Est-il besoin de rappeler les services éclatants que la Pologne a rendus au monde? Toute son histoire, que nous venons d'esquisser rapidement, est là pour en rendre le témoignage. Aujourd'hui, plus que jamais, ceux qui gouvernent les races latines dans le vieux monde, doivent se rappeler qu'il y a un siècle l'Europe était protégée contre les envahissements du pan-slavisme, par une barrière infranchissable. Chose étrange! le peuple polonais qui gardait cette frontière, et que des liens d'amitié et une politique amie rattachaient de préférence aux peuples d'Occident, est un rameau de cette race slave qui, sous l'égide de la Russie, aspire aujourd'hui à la domination universelle. La France et l'Angleterre recueillent maintenant les fruits de leur politique mesquine d'abstention, lors des partages de la Pologne. Le jour n'est peut-être pas éloigné, où la Russie, s'avançant par les chemins déjà ouverts, sur Constantinople et les Indes, ravira à l'une l'influence prépondérante qu'elle a toujours exercée dans les affaires d'Orient, et à l'autre, les trésors de l'Inde et de la Chine, et l'empire des mers.

***

" Un jour, raconte Chevé, en plein seizième siècle,
" alors que la Pologne était si grande encore et si redou-
" table à tous ses ennemis, à la suite d'un *Te Deum*

" célébré pour une éclatante victoire, Skarga, le plus " éminent orateur sacré qu'aient jamais eu les pays " slaves, fit entendre aux seigneurs étonnés ces paroles " prophétiques: Qui me donnera assez de larmes pour " pleurer jour et nuit les malheurs des enfants de ma " patrie? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère " de tant d'enfants! Je te vois dans la captivité, ô " royaume orgueilleux! et tu pleures tes fils, et tu ne " trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens " amis te trahissent et te repoussent; tes chefs, tes guer- " riers, chassés comme un troupeau, traversent la terre " sans s'arrêter et trouver le bercail. Nos églises et nos " autels sont livrés à l'ennemi; le glaive se dresse devant " nous; la misère nous attend au dehors, et cependant " le Seigneur dit: Allez, allez toujours!—mais, où irons- " nous, Seigneur?—Allez mourir, ceux qui doivent " mourir; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir!"

Hélas! pourquoi faut-il que cette prophétie de malheurs se soit realisée de nos jours! Cet appel, vous l'avez entendu, fils glorieux de la Pologne souffrante, vous Krasinski, issu de sang royal, vous, surtout, Félinski, pontifes intrépides, qui, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, dans un transport d'indignation sublime, jetiez à la figure des proconsuls russes ces décorations pompeuses dont on avait couvert votre poitrine pour y étouffer les élans du patriotisme! Vous l'avez entendu, saints ministres des autels, fusillés sans merci sur les champs de bataille, ou réservés pour les infamies du gibet, pour avoir consolé la dernière heure de ces prétendus rebelles, pour qui l'insurrection était vraiment "le plus saint des devoirs!"

Et vous, femmes courageuses, arrachées des monastères, où vos âmes s'enivraient des saintes joies de la pénitence; mères chrétiennes, enlevées du foyer domestique, dont vous étiez le soutien et l'ornement, ou forcées d'y vivre dans les larmes, loin des plus chers objets de votre tendresse; jeunes filles aux vertus modestes, la joie de vos pères, l'orgueil de vos frères et de vos fiancés, qui souvent, poussées par l'amour filial, ou le dévouement fraternel, ou des affections plus saintes encore, êtes devenues les anges consolateurs des malheureux, déportés dans des contrées lointaines; jeunesse ardente et consu-

mée par le désir de reconquérir l'indépendance du sol natal, et que ne faisaient trembler ni la pensée de la mort, ni la crainte des tourments les plus horribles, ni les perspectives plus amères encore d'un long exil ; vous, enfin, que l'âge mûr ou la vieillesse avaient rendus précieux dans les conseils, et dont la sagesse prévoyante dirigeait les efforts et les travaux des patriotes, vous l'avez entendu cet appel, et vous avez eu le courage d'obéir sans murmure. Tous vous êtes allés " souffrir et " mourir," les armes à la main, sur les champs de bataille, ou dans les répressions barbares des soulèvements, sur les échafauds dressés par des juges au service de la tyrannie, ou dans les prisons des villes et les casemates des forteresses, ou dans les supplices, plus lents et plus cruels encore, de la déportation sur la ligne du Caucase ou en Sibérie.

Mais laissons parler un témoin oculaire, M. F. de Lanoy, l'auteur de " *La Sibérie, d'après les voyageurs " les plus récents* " : " La Russie, dit-il, depuis 1862, " leur donne (aux peuples de l'Asie) un spectacle bien " autrement dramatique et saisissant que le supplice si " raffiné qu'il puisse être, de quelques individus isolés, " le supplice d'un peuple tout entier, et tel que le monde " épouvanté n'en a pas vu, depuis les monstrueuses domi- " nations de Ninive et de Babylone. Rien ne peut donner " l'idée des misères endurées par les dix tribus d'Iraël, " déportées par les Assyriens dans les déserts de la Bac- " triane, comme la chaine de *forçats* polonais qui...... " s'allonge, se traîne, sous le fouet des *tourmenteurs*, " depuis les plaines de la *Vistule*, jusqu'aux gîtes aurifères " de la Daourie, qui dévorent leurs mineurs, jusqu'aux " solitudes du Saghalien, qu'il faut peupler à tout prix. " Lugubre procession que la mort tronçonne en vain, et " dont de nouvelles recrues remplissent incessamment " les vides ! "

" Ah ! ceux de nos compataiotes à qui une traversée " récente de la Sibérie a permis de rencontrer ces véné- " rables captifs : soldats mutilés, femmes, enfants, jeunes " hommes semant de leurs larmes, de leurs sueurs, de " leur sang, de leurs chairs en lambeaux, chaque étape " de leur route de trois mille lieues, ceux-là portent au " fond de l'âme et pour tous les jours qui leur restent à

« vivre, un souvenir accablant. Ils n'en parlent qu'en « frémissant et à voix basse, comme de ces apparitions « funèbres qui troublent la raison de l'homme. »

Cependant, ce peuple ne cesse d'endurer sans se plaindre, et ses poëtes, fidèles interprètes de ses sentiments, chantent, comme Krasinski, dans ses Psaumes de l'avenir : « Seigneur, ce que nous te demandons, « ce n'est pas l'espérance, parce qu'elle tombe déjà « sur nous comme une pluie de fleurs ; ce n'est pas la « mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur les « nuages de demain ; ce ne sont pas des armes, car tu en « as mis dans nos âmes ; mais nous te demandons de « nous donner une intention pure au fond de nos cœurs. « Oui, Saint-Esprit, toi qui nous enseigne que la plus « grande puissance, c'est la force du sacrifice, que la plus « grande raison, c'est la vertu, fais que nous puissions « par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous « poursuivons. »

Et pourtant les spoliateurs n'en continuent pas moins leur œuvre.

Un jour, c'est Alexandre qui, après avoir montré quelque sympathie pour la Pologne, répudie les stipulations formelles du traité de Vienne en 1815, menace en 1821, « de détruire son existence nationale, » et la déclare un « non-sens, » en 1824. Un autre jour, c'est Nicolas, despote sans entrailles, qui ne « connaît que deux espèces « de Polonais, ceux qu'il hait et ceux qu'il méprise ; » qui, en 1835, répond aux justes plaintes d'une députation de Varsovie : « Si vous vous entêtez à conserver vos « rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante « et de toutes ces chimères, vous ne pouvez qu'attirer « sur vous, de grands malheurs. J'ai fait élever ici la « citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, je « ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes, « ce ne sera pas moi qui la rebâtirai. » C'est ce même Nicolas, qui aurait voulu étouffer, en France, la révolution de 1830, en faisant marcher contre elle l'armée russe, avec les régiments polonais pour avant-garde.

Tantôt, en 1832, un rescrit ordonne que « tous les « enfants mâles, orphelins, sans tutelle, ou âgés de six à « dix-sept ans, seront recherchés dans le royaume pour « être transportés à Minsk......et successivement envoyés

" aux compagnies des colonies militaires." A Varsovie même, l'administration demande publiquement des soumissions " pour le transport à Minsk, des enfants et des " orphelins enlevés dans le royaume de Pologne." Tantôt les autorités russes ordonnent " de déporter sur la " ligne du Caucase, 5,000 familles de gentilshommes " polonais, de chacune des neuf provinces incorporées à " la Russie......et de transplanter à leur place des familles " de la partie orientale de l'empire." Et plus tard, un avis du conseil gouvernemental met en adjudication " le " transport de Varsovie à Saint-Petersbourg, des fils de " nobles polonais déportés comme leurs pères."

Tantôt, un ukase (1) permet à la femme du déporté de se remarier *du vivant même* de son mari ; d'autres gracient les condamnés catholiques qui se font grecs schismatiques ; d'autres défendent de bâtir des églises catholiques, de réparer celles qui existent. Puis viennent des lois plus iniques encore : les unes dirigées contre la foi catholique, enlèvent aux diocèses leurs évêques, aux paroisses, leurs prêtres, suppriment les couvents et les monastères, prohibent l'exercice du culte ; les autres visant droit au cœur la nationalité polonaise, proscrivent sa langue, ses mœurs et ses usages traditionnels, le chant des hymnes patriotiques, ferment les établissements d'éducation supérieure, ou corrompent l'éducation élémentaire, en rendant obligatoire, dans les écoles, l'usage de livres qui falsifient l'histoire, et battent en brèche les convictions religieuses ; d'autres, enfin, livrent les biens de l'Etat et ceux des particuliers à la confiscation ou au pillage, que sais-je ? mettent en jeu tous les ressorts, tous les plans, qui peuvent faire atteindre à la Russie le but qu'elle poursuit.

En 1863, les journaux russes proclament hautement " qu'il faut anéantir le polonisme, sauf à repeupler " ensuite la Pologne par des colonies Moscovites." Alexandre donne à Mourawieff, son lieutenant en Lithuanie, instruction " de fusiller, pendre, déporter, emprisonner, fouetter les prêtres catholiques, les femmes, " les suspects, en un mot, tout ce qui n'est pas Russe ; " de présenter aux paysans les propriétaires comme leurs

(1) Décret impérial.

" ennemis et leurs oppresseurs ; de leur fournir des armes " pour tout exterminer, dévaster, brûler, lui donnant " pleins pouvoirs pour tous ces crimes." (1)

La Prusse et l'Autriche se sont aussi occupées de leurs sujets polonais. La première s'est réservée jusqu'à nos jours le privilège de molester et d'emprisonner leurs évêques et leurs prêtres ; elle a étouffé la voix de leurs députés qui demandaient pour l'Alsace et la Lorraine la liberté de rester français. L'Autriche a, depuis longtemps, oublié les scrupules de Marie-Thérèse. En 1846, elle a soulevé, contre la noblesse, les paysans de Galicie trompés par des soudards.

Souvent les Polonais, exaspérés par tous ces mauvais traitements et ces mesures tyranniques, arborent l'étendard de la révolte, en affirmant que la violation, par les trois puissances, de leurs promesses et de leurs engagements solennels, les deliait de leur serment de fidélité. Mais alors ce sont des répressions sanguinaires, des vengeances atroces. Quelles que soient les divergences de leurs intérêts et de leur politique, la Russie, la Prusse et l'Autriche redeviennent d'accord du moment qu'il s'agit d'empêcher la Pologne de recouvrer son indépendance. Toutes les susceptibilités disparaissent ; leurs soldats, leurs gendarmes, leur police, tout est mis en commun, tout est mis en œuvre pour étouffer la rébellion, et l'univers s'étonne de voir se renouveler en plein XIXe siècle, des scènes de carnage telles qu'on n'en a point vues depuis les invasions des barbares.

Et quand l'Europe, indignée de tant de mauvaise foi et de tant de cruautés, a protesté, en France, par la voix de Montalembert, en Angleterre, par la voix de Palmerston, alors ministre des affaires étrangères, à Rome, enfin, par celle de Grégoire XVI, dont l'attitude courageuse épouvanta le tzar Nicolas lui-même, et de Pie IX, demandant à l'univers entier des prières pour la Pologne souffrante, quand, dis-je, l'Europe a demandé compte aux spoliateurs, ils ont répondu : " La Pologne est anarchique !"—" Quant à moi, a dit " Montalembert, ce qui m'étonne, c'est que la Pologne " tout entière ne soit pas la proie d'une anarchie incu-

(1) 2 Chevé, pages 246 et suivantes.

" rable, et que chaque Polonais ne soit pas un forcené
" armé contre tous les souverains, contre tous les pou-
" voirs de l'Europe, qui ont trahi et livré sa patrie."
Les vrais amis de la Pologne ont toujours préféré aux théories insensées des fauteurs de la démagogie ces leçons toutes évangéliques dont le poëte Krazinski leur a laissé un monument dans ses Psaumes de l'avenir :

" Oh! ma patrie! sois plutôt la patience qui enseigne
" comment on élève l'édifice pierre à pierre; soit l'in-
" flexible volonté et l'humble recueillement qui prépare
" la voie future; sois le calme dans la tempête; sois
" l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éter-
" nelle beauté au milieu des laideurs; sois, pour les
" lâches et les pharisiens, le silence accablant qui mé-
" prise; sois pour les faibles la force qui relève les cou-
" rages. Dans ton combat contre l'enfer de ce monde
" qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et
" aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais."

***

Tous ces hommes héroïques, dont nous avons rappelé les souffrances et le courage, sont les pionniers de la Pologne renaissante. A leur exemple, la nation sent revivre sa foi dans l'avenir. Désormais, guidée par ses pontifes et ses patriotes, elle travaillera à faire disparaître les vices et les abus qui ont amené sa ruine. Au dedans, son clergé, ses nobles et son peuple ont confondu leurs rangs, et travaillent tous ensemble avec un merveilleux accord. Ses paysans ont recouvré la liberté dont jouissaient leurs pères, au temps de Kasimir-le-Grand. Les nobles se sont mis à la tête du mouvement régénérateur. L'esprit d'association et d'entreprise produisent partout de magnifiques résultats : l'éducation se répand, la législation se perfectionne, de grands travaux publics s'accomplissent, et les particuliers rivalisent de munificence et de zèle, pour doter la patrie d'institutions utiles ou de bienfaisance, ou pour donner au commerce et à l'industrie un nouvel essor. Au dehors, la Pologne envoie une émigration continuelle d'hommes remuants et énergiques, qui travaillent à rendre partout sa cause populaire. Tour à tour soldats au service de l'étranger, précepteurs dans les grandes familles qui possèdent l'in-

fluence et la richesse, maîtres d'escrime ou professeurs de langues dans les grandes villes, poëtes enthousiastes ou publicistes écoutés, journalistes et pamphlétaires qui ont éclairé l'opinion publique et provoqué des démonstrations imposantes en faveur de la Pologne, agents diplomatiques toujours aux aguets pour instruire l'Europe des projets de la Russie, martyrs et confesseurs portant sur leurs corps mutilés les traces sanglantes des tortures endurées pour Dieu, la patrie et la liberté, ces exilés ont agité le monde et l'agitent encore.

Kosciusko est venu jusque dans le Nouveau-Monde apporter à la République naissante des Etats-Unis, le secours d'un bras vaillant que la vieille République polonaise ne pouvait pas utiliser. Les légions de Dombrowski, enchaînées à la fortune de Bonaparte l'ont suivi en Italie, en Egypte, en Espagne et jusque sur les plages de Saint-Domingue, où l'ingrate politique du grand homme les envoyait mourir. Mais, elles étaient bien plus nombreuses encore les phalanges polonaises, le jour où Napoléon, oubliant le sort fatal de tant d'autres conquérants entraînés,comme lui,par l'ambition, dans des régions lointaines, ébranla vers Moscou les bataillons de la grande armee. Quatre-vingt mille Polonais le suivaient, espérant obtenir, en retour de leurs services, la résurrection de leur indépendance. Napoléon ne savait pas se souvenir. Leurs debris héroïques rentrèrent en Pologne, remportant avec eux les cendres de leur chef, Poniotowski, et la Pologne reprit ses fers. Depuis, la lutte n'a pas cessée, et la Pologne a senti plus que jamais peser sur elle la main de fer de l'oppression. Souvent elle a relevé la tête: l'énergie de ses soulèvements a étonné l'Europe. En 1830, elle osa se lever contre Nicolas dont les vengeances étaient si terribles: pendant deux ans, elle tint tête à tout le poids de la puissance russe. Enfin elle fut écrasée après avoir tenu jusqu'à 130,000 hommes sous les armes.

En 1863, une insurrection plus formidable que toutes les précédentes a ébranlé la Pologne jusque dans ses fondements. Son organisation était admirable : tout semblait lui promettre le succès: une répression terrible l'a étouffée, et la Pologne, après une lutte acharnée est retombée sous le fouet des Kosaks.

***

Mais, tandis que les puissants de ce monde continuent à garder le tombeau où ils croient avoir enseveli jusqu'à son nom, la Pologne ne cesse de préparer sa résurrection sans s'occuper du mépris des uns, ni de l'indifférence des autres. Du fond de ses villes et de ses campagnes, où pleurent des femmes et des enfants en deuil, du fond des prisons et des mines gardées, par les Kosaks, et le climat meurtrier de la Sibérie, de tous les points du globe, où ses exilés promènent en libert leur carrière aventureuse, s'élève vers le ciel une prière qui touchera peut-être un jour le Tout-Puissant. Tout le monde la connait en Europe. Cette prière, Dombrowski l'a fait chanter par ses légions polonaises, en Italie, en présence des soldats impies de la révolution française. A Varsovie, en 1863, 100,000 hommes, femmes et enfants, tout un peuple en délire, l'ont répétée pendant que les sabres et les chevaux des Kosaks jonchaient le sol d'un millier de cadavres. Cette prière, la voici :

“ Seigneur Dieu ! toi qui, durant tant de siècles, entou-
“ ras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire,
“ toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel ; toi
“ qui détournas si longtemps ces fléaux dont elle a été
“ enfin accablée ; Seigneur, prosternés devant tes autels,
“ nous t'en conjurons, rends-nous notre patrie, rends-
“ nous notre liberté.

“ Seigneur Dieu ! toi qui, plus tard, ému de notre ruine,
“ as protégé les champions de la plus sainte des causes ;
“ toi qui leur as donné le monde entier pour témoigner
“ de leur courage, et fait grandir leur gloire au sein
“ même de leurs calamités ; Seigneur, prosternés devant
“ tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie !
“ rends-nous la liberté !

“ Seigneur Dieu ! toi dont le bras juste et vengeur
“ brise en un clin d'œil les sceptres et les glaives des
“ maîtres du monde, mets à néant les desseins et les
“ œuvres des pervers ; réveille l'espérance dans notre
“ âme polonaise ; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-
“ nous la liberté !

“ Dieu Très Saint ! dont un seul mot peut en un ins-
“ tant nous ressusciter, daigne arracher le peuple polo

" nais de la main des tyrans, et daigne bénir les ardeurs " de notre jeunesse. Rends-nous, Seigneur, rends-nous " la patrie ; rends-nous la liberté !

" Dieu Très-Saint ! au nom des plaies saignantes du " Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères " qui sont morts pour leur peuple opprimé ; daigne ac- " cepter l'offrande de nos larmes et de nos chants funè- " bres : rends-nous la patrie ; rends-nous, Seigneur, la " liberté !

" Dieu Très-Saint ! Il n'y a pas encore un siècle que " la liberté a disparu de la terre polonaise ; et, pour la " regagner, notre sang a coulé par torrents ; mais s'il " en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah ! " combien doivent trembler ceux qui perdent la patrie " éternelle !

" Prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, " Seigneur Dieu ! Rends-nous la patrie, rends-nous la " liberté ! "

Ouvrages Consultés :

Chevé, C F.—Histoire complète de la Pologne, depuis ses premières origines jusqu'à nos jours. Troisième édition. Paris, Chs. Blériot, 1864, 2 vols.

De Salvandy, N. A.– Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne Paris, Didier & Cie, 1863, 2 vols.

Forster, Chs.—Pologne. Paris, F. Didot, 1840. 1 vol. (Collection de l'Univers, Histoire et Description de tous les peuples.)

De Lanoye, Fd.—La Sibérie, d'après les voyageurs les plus récents. Paris, L. Hachette & Cie., 1868. 1 vol.

De Rulhière, Chs.—Œuvres Posthumes. Histoire de l'anarchie de Pologne. Paris, Menard et Dessane, fils, 1819

ardeurs
ds-nous

tes du
frères
gne ac-
funè-
eur, la

le que
our la
is s'il
e, ah !
patrie

urons,
us la

s pre-
Chs.

t du

ollec-

plus

rchie